

JOURNAL DES DEMOISELLES

INSTRUCTION

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

(SUITE ET FIN)

Tous les liquides se vaporisent, c'est-à-dire, se transforment en vapeurs, soit par l'ébullition sous l'action de la chaleur, et alors les vapeurs se forment au sein de la masse; soit à la température ordinaire par évaporation, les vapeurs se formant dans ce cas à la surface.

Vous avez souvent vu bouillir de l'eau, et vous avez pu remarquer qu'au bout d'un certain temps la transparence du liquide est troublée par une multitude de très-petites bulles qui s'échappent de toutes parts; mais ce n'est pas encore là l'ébullition. Ces premières bulles sont produites par le dégagement de l'air que l'eau tenait en dissolution. Celles qui leur succèdent sont beaucoup plus grosses; l'eau frémit et l'on entend une espèce de sifflement qui devient de plus en plus grave. Lorsque ce frémissement est assez fort pour se communiquer à la bouilloire, on dit que celle-ci chante. Cependant l'eau ne bout pas encore; sa température n'a pas atteint 100 degrés. Mais bientôt après les bulles augmentent de volume et l'on voit alors se produire dans l'eau un mouvement tumultueux, analogue à celui que produirait un gaz qui, montant du fond du vase, soulèverait en bouillant la masse liquide. En même temps des vapeurs abondantes s'échappent de sa surface et se répandent dans l'air. Si, à ce moment, on plonge dans le liquide un thermomètre, on verra le mercure atteindre 100 degrés; mais, à partir de ce point, il cessera de monter, quelque prolongée que soit l'ébullition. On aura beau chauffer l'eau, le thermomètre ne montera plus. La température de l'eau ne peut dépasser son point d'ébullition, tant que la vapeur peut se former et s'échapper, et cela parce que celle-ci prend pour se former toute la chaleur additionnelle à mesure qu'elle se produit.

Cette chaleur qu'emmagasine la vapeur, est ce que l'on nomme le *calorique latent*, parce qu'elle reste cachée dans la vapeur, et celle-ci abandonne ce calorique lorsqu'elle retourne à l'état liquide. Cette chaleur latente est considérable; ainsi un litre d'eau réduit en vapeur emmagasine une quantité de chaleur suffisante pour élever six litres d'eau de la température de la glace fondante ou zéro, à celle de l'eau bouillante (100 degrés). Comme nous le verrons bientôt, de cette loi découle une de ces harmonies que la nature offre si fréquemment à nos yeux et que nous ne saurions trop admirer.

Non-seulement l'eau se vaporise sous l'action de la chaleur, mais elle s'évapore continuellement à la température ordinaire. Vous n'ignorez pas que lorsqu'un liquide est exposé à l'air libre, il se dissipe peu à peu, et qu'après un laps de temps plus ou moins long, il est complètement évaporé.

L'eau s'évapore à la surface des lacs, des rivières et des mers; elle s'évapore à la surface de la terre, sur le sol et sur les plantes. L'évaporation, c'est-à-dire la formation de la vapeur à la surface libre des liquides, a lieu à toutes les températures. La neige et la glace des régions polaires se vaporisent comme les eaux des tropiques.

Lorsque le liquide est à la température ambiante et à l'air libre, il enlève aux corps qui l'avoisinent toute la chaleur dont il a besoin pour se réduire en vapeur, et par conséquent il les refroidit. Les alcarazas et les machines à faire de la glace sont fondés sur ce principe. Vous savez que les alcarazas sont des vases qui ont la propriété de conserver l'eau toujours fraîche, même pendant les fortes chaleurs de l'été. Ces vases sont faits d'une terre très-poreuse, en sorte que l'eau qu'ils ren-

ferment peut facilement traverser leurs parois et suinter à leur surface extérieure, en gouttelettes; ces gouttelettes se vaporisent en enlevant du calorique au vase et au liquide qu'il renferme, et comme cette évaporation est continuelle, on conçoit que l'eau du vase doit se refroidir considérablement. On peut obtenir un résultat analogue dans une carafe en l'enveloppant d'un linge mouillé et en la plaçant dans un courant d'air. L'eau du linge enlève à la carafe la chaleur dont elle a besoin pour s'évaporer.

La dilatation des vapeurs est considérable; la vapeur d'eau occupe un espace dix-sept-cents fois plus grand que l'eau à l'état liquide, et son poids est de plus d'un tiers moindre que celui de l'air; d'où il résulte que la vapeur, beaucoup plus légère que l'air des couches inférieures, monte à travers l'atmosphère dans les régions élevées, et se répand entre les molécules de l'air comme dans une éponge.

Les vapeurs s'élèvent donc de la surface de la terre et des mers, et montent dans l'atmosphère jusqu'à ce qu'au contact d'un air plus frais elles passent à l'état vésiculaire et deviennent visibles sous la forme de brouillard ou de nuage. Cet état vésiculaire qu'affecte la vapeur est un phénomène très-singulier; elle prend la forme de petites boules creuses analogues aux bulles de savon que font les enfants au moyen d'un tuyau de paille. Seulement, ces bulles, qui constituent les nuages, sont tellement petites qu'il en tiendrait plusieurs milliers dans un centimètre cube; elles sont si légères qu'elles se soutiennent dans l'air, et leur nombre est tellement considérable, qu'elles forment des masses qui obscurcissent la lumière du soleil.

Lorsque ces vapeurs atteignent des couches d'air plus froides, les vésicules s'épaississent et se liquéfient en gouttelettes que leur pesanteur précipite vers la terre. Il pleut!

Les sommets des montagnes sont toujours plus froids que les vallées; c'est pour cela que la pluie est plus fréquente sur la montagne que dans la plaine.

Lorsque, pendant l'hiver, les nuages voilent l'azur du ciel et que la température est au-dessous de zéro, la vapeur vésiculaire, au lieu de se résoudre en pluie, se solidifie et tombe sous forme de petits corps cristallisés d'une blancheur éclatante, que vous connaissez bien sous le nom de *neige*. Observez attentivement les premières parcelles de cette neige qui commence à tomber; vous y verrez de ravissantes petites étoiles à six branches, de formes très-variées. Ces petites étoiles s'agglomèrent, s'enchevêtrent les unes dans les autres en plus ou moins grande quantité et forment des flocons.

Dans les pays de plaines, la neige est un météore tranquille, qui, lorsqu'elle est abondante, comble tout au plus quelque vallée et interrompt momentanément la circulation; mais dans les

régions montagneuses et élevées, la neige cause parfois des tempêtes dont les effets ne sont pas moins redoutables que ceux auxquels donnent naissance les ouragans de la zone torride.

Un flocon se détache du sommet de la montagne, tombe sur un second qu'il entraîne dans sa chute; la petite pelote grossit dans sa course et croît rapidement dans une progression presque incalculable, formant bientôt une masse énorme qui roule avec fracas sur les flancs de la montagne, renversant tout sur son passage, entraînant des quartiers de rochers et des blocs de glace, rasant des arbres séculaires comme le fait d'un épi la faux du moissonneur. Puis l'avalanche vient s'abattre dans les parties basses, où elle renverse et ensevelit parfois des villages entiers. C'est surtout vers la fin de l'hiver que les avalanches deviennent plus fréquentes et plus dangereuses, parce que le ramollissement des neiges leur donne plus de tendance à glisser et plus de densité. Quand elle fond trop vite, en été, la neige cause aussi des inondations. Mais à côté des désastres qu'elle cause, il est juste de faire connaître les services qu'elle rend.

Ces neiges éternelles qui couronnent les hauts sommets des montagnes donnent naissance aux grands fleuves. C'est en Suisse, dans les Alpes, que se trouvent les sources du Rhône, du Rhin et du Pô; c'est du sommet des Andes que descend la rivière des Amazones, le plus grand fleuve du monde. C'est le réservoir intarissable d'où s'échappent, au temps des fortes chaleurs, les ruisseaux nécessaires à l'irrigation des vallées. Ce qui eût été de trop à une époque devient ainsi fructueux dans l'autre.

Quand la neige tombe épaisse dans la plaine et y persiste, c'est que le froid est rigoureux; elle préserve alors, comme une épaisse couverture, les jeunes plantes, les céréales, des atteintes d'une forte gelée qui les eût privées de vie et nous de récoltes. La surface de la neige se durcit par l'effet du froid; mais la couche en contact avec le sol conserve une température assez voisine de zéro. Les paysans disent que la neige engraisse la terre, ce qui veut dire que la végétation devient ensuite aussi belle que si l'on avait prodigué l'engrais.

Mais revenons à la pluie, que nous avons momentanément abandonnée pour la neige. Chaque fois que la vapeur se condense pour retourner à l'état liquide, elle abandonne la chaleur qu'elle avait emmagasinée pour se vaporiser, et nous avons vu que cette quantité de chaleur qu'elle absorbe est considérable. Ainsi la chaleur enfermée à l'état de calorique latent dans un mètre cube d'eau réduite en vapeur, suffirait pour élever à 30 degrés cent mètres cubes d'air. Les nuages sont donc de puissants véhicules de chaleur, ce qui explique pourquoi la température est comparativement si douce dans les pays soumis à l'action des vents humides. Tel est le cas pour

les îles Britanniques et toute l'Europe occidentale, qui conservent de verts pâturages jusque dans la saison rigoureuse, tandis que le Labrador, situé sous les mêmes latitudes que l'Angleterre, est couvert de neige et de glace, et presque inhabitable pendant huit ou neuf mois de l'année. Dans les deux contrées, cependant, ce sont les vents d'ouest qui dominent; mais au Labrador ces vents viennent du continent et sont par conséquent secs, tandis qu'ils viennent de la mer et sont humides sur les îles Britanniques et la côte occidentale de l'Europe. C'est à la même cause que New-York doit ses hivers rigoureux, bien que placé sous la même latitude que Lisbonne, où fleurit l'oranger. — C'est pour la même raison que par un temps froid la pluie adoucit généralement la température, la vapeur qui se condense en eau émettant le calorique qu'elle tenait caché. Lorsque le temps est chaud, au contraire, la pluie rafraîchit l'air, parce que l'eau qui tombe sur le sol échauffé lui enlève sa chaleur pour se vaporiser.

C'est donc à ce phénomène si simple de l'évaporation, à cette distillation sur une immense échelle et roulant sans cesse sur elle-même, que sont dus les nuages, les pluies, les différents météores aqueux, et par suite les sources, les ruisseaux, les rivières, les fleuves.

Lorsque, sous les chauds rayons du soleil, l'eau s'élève au-dessus de la surface des mers en vapeurs invisibles, celles-ci se condensent dans les régions élevées de l'atmosphère pour y former les nuages. Soutenues dans les airs et poussées au gré du vent, ces nuées s'attachent aux flancs des montagnes qu'elles rencontrent, s'y accumulent et tombent incessamment sous forme de pluie ou de neige. La terre boit ces ondées bienfaisantes par tous ses pores, l'eau pénètre dans son sein par une quantité de canaux invisibles et remplit ses réservoirs inconnus. Puis ces mêmes eaux se font jour par quelque crevasse, bondissent dans les ravins et descendent dans les plaines, où, sollicitées par la pesanteur, elles cherchent les endroits les plus bas et les terrains les plus faciles à pénétrer, entraînant les terres et les sables et formant des ravines profondes. Le ruisseau se joint au ruisseau pour former une rivière, celle-ci se mêle à d'autres cours d'eau, et les fleuves formés par ces affluents coulent avec rapidité dans les plaines, s'ouvrant un chemin jusqu'à la mer, qui reçoit autant d'eau par ses bords qu'elle en perd par l'évaporation. Cette circulation roule éternellement sur elle-même, c'est une sorte de mouvement perpétuel dont la durée sera aussi longue que celle de la mer et des continents.

Que sont les produits du génie de l'homme, les merveilles de l'hydraulique auprès de cet admirable mécanisme qui transforme continuellement l'eau en vapeurs et les vapeurs en eau ?

Vous avez remarqué souvent combien les formes des nuages sont changeantes et parfois

bizarres. Tantôt ils s'étendent en longues bandes noires à l'horizon, comme un lointain rivage vu de la mer; tantôt, amoncelés les uns sur les autres, ils figurent une chaîne de montagnes; d'autres fois le ciel, parsemé de petits nuages blancs et arrondis, semble une prairie couverte de moutons; d'autres fois encore ils représentent des figures ou des animaux fantastiques. Il est assez difficile de classer rigoureusement les diverses sortes de nuages; cependant on peut les distinguer en quatre groupes principaux. Ces petits nuages blancs qui ressemblent à des flocons de laine cardée sont des *cirrus*: ils affectent souvent la forme d'aigrettes légères ou d'une blanche poussière dispersée par le vent.

Ces nuées légères, dont l'élévation est toujours très-grande, sont dans nos contrées un signe de pluie; d'où le proverbe : *Ciel pommelé n'est pas de longue durée*. — Les nuages qui affectent la forme d'une bande horizontale allongée, épaisse, couleur de fumée, et qui apparaissent souvent le soir au moment du coucher du soleil, sont des *stratus*. — Les amas de vapeurs noires, épaisses, à bords frangés et déchirés, sont appelés *nimbus*. Ce sont des nuages orageux qui recèlent dans leur sein la grêle ou la pluie. — Enfin les nuées qui s'accumulent à l'horizon sous la forme de hautes montagnes grises, aux sommets arrondis et souvent d'une blancheur éclatante se détachant sur l'azur du ciel, sont des *cumulus*. Comme les *stratus*, ils sont le plus souvent un signe de beau temps. Mais il arrive parfois que les *cumulus* se condensent, s'obscurcissent et finissent par se transformer en *nimbus*, qui se résolvent en pluie. Les *cirrus* et les *cumulus* sont toujours très-élevés; mais les *nimbus* ou nuages de pluie se rapprochent souvent du sol à trois ou quatre cents mètres à peine.

Nous avons déjà remarqué que plus l'air est chaud plus il peut contenir de vapeur d'eau; aussi les pluies sont-elles d'autant plus abondantes qu'on se rapproche davantage de l'équateur. La quantité de pluie varie également selon les saisons. Ainsi à Paris, contrairement à l'idée générale, c'est au printemps qu'il pleut le plus et en hiver qu'il pleut le moins. En été, il tombe plus d'eau qu'en automne. Cette différence s'explique par la prédominance, durant le printemps et l'été, des vents de l'ouest et du sud-ouest provenant des contrées chaudes et chargées d'humidité. Une observation à faire, c'est que les pluies sont d'autant plus abondantes et continues qu'elles tombent pendant un vent de moyenne intensité. Le proverbe : *Petite pluie abat grand vent*, est venu de cette observation que si pendant un vent très-fort la pluie commence à tomber, c'est que l'intensité du courant atmosphérique commence à s'amoindrir.

Un grand nombre de causes locales influent sur la quantité de pluie qui tombe annuellement. Les contrées sillonnées de nombreux cours d'eau, par-

semées de lacs ou d'étangs, coupées de marécages, étant le siège d'une évaporation plus active, sont sujettes à des pluies plus fréquentes. Les contrées boisées reçoivent également plus de pluie que celles dépourvues de végétation. Les villes encaissées dans des vallons ou situées entre des collines et la mer, reçoivent chaque année une plus grande quantité d'eaux pluviales que les cités élevées sur des plateaux.

Qui de vous n'a admiré le merveilleux météore lumineux que l'on désigne sous le nom d'*arc-en-ciel*? La mythologie grecque en avait fait l'écharpe éclatante d'Iris, la messagère des Dieux, et vous savez que, d'après la Bible, cet arc majestueux aux multiples couleurs parut pour la première fois aux yeux des hommes après le déluge, alors que Dieu promit à Noé de ne plus inonder la terre. — Au point de vue scientifique, l'*arc-en-ciel* est un phénomène d'optique dû à la réflexion et à la réfraction de la lumière dans les globules de la vapeur vésiculaire.

La lumière blanche du soleil est, en réalité, composée de sept rayons diversement colorés, et lorsqu'on fait passer un filet de lumière blanche à travers un prisme de verre, ce filet se décompose en sept rayons colorés qui, plus ou moins réfractés ou déviés de la ligne droite, forment cette image allongée aux couleurs éclatantes que l'on nomme le *spectre solaire*. C'est à peu près le même phénomène qui se produit ici, les globules de vapeur agissant comme des prismes. L'*arc-en-ciel* est visible quand un nuage situé à l'opposé du soleil se résout en pluie et que l'observateur se trouve placé entre le soleil et le nuage et regarde celui-ci. Il faut, en outre, que la hauteur de l'astre au-dessus de l'horizon ne dépasse pas 45 degrés (un huitième de circonférence). Dans ces conditions, l'on aperçoit un arc dont les extrémités semblent reposer sur le sol, comme une arche immense peinte des couleurs les plus pures. Ces couleurs sont au nombre de sept : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orange, rouge.

On distingue fréquemment deux arcs concentriques ; l'inférieur, qui est le véritable *arc-en-ciel*, offre des couleurs très-vives, mais l'extérieur, qui n'est qu'une réflexion du premier, a des teintes beaucoup plus pâles.

On croit assez généralement que l'apparition de l'*arc-en-ciel* annonce la cessation de la pluie. Cette croyance a pour origine une fausse interprétation de la Bible. Dieu dit : « Je mettrai mon arc dans la nuée comme signe de l'alliance entre la terre et moi, et les eaux ne feront plus de déluge pour détruire toute vie. » Mais il n'est pas dit que l'apparition de l'*arc-en-ciel* sera le signe de la cessation de la pluie. Bien au contraire, si l'*arc-en-ciel* paraît le matin, au lever du soleil, c'est un signe probable pour une journée de pluie. Si le météore apparaît au coucher du soleil, il y a espoir de beau temps.

Les *brouillards* sont analogues aux nuages.

Aux approches de l'hiver, lorsque le froid commence à se faire sentir, la terre conservant plus de chaleur que l'air, il s'en exhale des vapeurs qui se transforment immédiatement en eau vésiculaire, et forment ces brouillards épais que l'on voit se traîner péniblement à la surface du sol. Souvent lorsqu'ils s'élèvent des lieux humides, au-dessus des étangs, des marécages, les brouillards montent dans l'air à mesure que le soleil chauffe l'atmosphère. Les brouillards sont plus fréquents dans les pays froids que dans les pays chauds ; au printemps et à l'automne que pendant l'été et l'hiver, le soir et le matin que pendant la nuit et le milieu du jour. On trouve dans les brouillards des pronostics assez sûrs de beau et de mauvais temps. En général, s'ils ont de la tendance à s'élever rapidement sous l'influence des premiers rayons solaires, on doit s'attendre à une pluie prochaine. S'ils tombent, au contraire, lentement à la surface du sol, c'est l'indice d'un temps calme et serein.

Pendant les belles nuits du printemps et de l'automne, la terre perd par le rayonnement une partie de la chaleur que le soleil lui a donnée pendant le jour. Les corps qui sont à sa surface et surtout les plantes, qui ont un grand pouvoir rayonnant, se refroidissent rapidement, et la couche d'air qui repose sur ces corps refroidis dépose une partie de l'eau qu'elle tenait en dissolution sur les herbes et les feuilles des plantes sous forme de perles liquides que les poètes de l'antiquité regardaient comme les larmes de l'aurore, et que les physiiciens actuels, gens positifs, nomment simplement *rosée*. Lorsqu'au printemps, dans nos climats, le froid est assez intense, les gouttes de rosée se congèlent et donnent naissance aux gelées blanches.

Le *givre* n'est autre chose que les brouillards de l'automne qui se congèlent pendant les premiers froids de l'arrière-saison.

Le *verglas* est une couche de glace très-mince et en même temps très-unie, qui se forme sur le sol, lorsqu'après plusieurs jours d'un froid vif et continu la température de celui-ci est très-basse et qu'une pluie fine et de peu de durée vient à tomber. Les gouttes d'eau se congèlent en touchant la terre et donnent naissance au verglas.

De tout temps les hommes ont cherché les moyens de prévoir les variations atmosphériques, de reconnaître les signes précurseurs de la pluie ou du beau temps ; les uns dans l'intérêt des travaux agricoles, les autres en vue d'un projet, d'un voyage ou d'une partie de plaisir. Le baromètre, nous l'avons déjà dit, est aujourd'hui d'un grand secours pour la prévision du temps ; mais, bien avant la découverte de cet instrument, les habitants de la campagne et les marins avaient fait des remarques nombreuses sur les signes précurseurs du beau et du mauvais temps. Ces observations sont surtout basées sur la forme et

la direction des nuages, l'apparence des astres et du firmament, les habitudes des animaux, etc.

En parlant des nuages, nous avons dit que les cirrus, petits nuages blancs floconneux, présagent la pluie, et que les épais et noirs nimbus portent dans leurs flancs la grêle ou l'orage, tandis que les stratus et les cumulus annoncent ordinairement le beau temps. — Des nuages rosés ou un ciel brumeux au matin sont un signe de beau temps. — Lorsque l'air est très-transparent et qu'il permet d'apercevoir très-nettement les objets lointains, c'est un signe de pluie prochaine; les habitants des pays de montagnes ne s'y trompent jamais. — Des nuages rouges à l'aurore, jaunes et brillants au crépuscule, annoncent grand vent ou pluie. Lorsque se dégagent les odeurs fétides des fosses d'aisance, des égouts, etc., c'est signe de pluie. En effet, ces gaz montent, parce que la pression atmosphérique diminue. — Lorsque la lune, d'abord très-claire, paraît s'envelopper de brouillards ou est entourée d'une couronne de vapeurs, c'est signe de pluie.

Les animaux, bien plus que l'homme, sont sensibles aux changements atmosphériques; aussi l'observation de leur manière d'être est-elle pleine d'enseignements pour qui sait l'interpréter. — L'hirondelle décrit ses courbes gracieuses dans les hautes régions de l'air, tant que le soleil brille dans le ciel; mais dès que le froid ou la pluie menace, elle descend vers la terre, rase le sol et pousse de petits cris plaintifs. — A l'approche du mauvais temps, le paon pousse son cri discordant; l'oie s'agite, bat des ailes et court çà et là sans motif. — En mer, lorsque les mouettes rasant les vagues et que les pétrels volent vers la terre, le marin se croise les bras; mais lorsque les premières regagnent le rivage en piaulant et que l'oiseau des tempêtes, le pétrel, vole vers la haute mer, alors *il ouvre l'œil*.

Tous les paysans s'attendent à l'orage, lorsqu'ils voient l'âne secouer vivement les oreilles, le cheval inquiet et agité, le bœuf lever la tête et beugler, le chien pousser son hurlement plaintif et lugubre. Et chacun sait avec quelle persévérance le chat lustrer son poil et lèche sa patte pour la passer mouillée derrière son oreille, lorsqu'il doit pleuvoir.

Un des animaux les plus propres à servir de baromètre est la *rainette*, jolie petite grenouille d'un vert tendre avec une ligne jaune et noire de chaque côté du corps, et les yeux entourés d'un cercle d'or. La pression atmosphérique et l'état de l'air paraissent avoir sur elle une influence assez grande. Lorsqu'on l'enferme dans un bocal à moitié rempli d'eau et muni d'une petite échelle de bois, on la voit, lorsque le temps se met au sec et par conséquent au beau, grimper au sommet de l'échelle; tandis que si l'atmosphère est humide, elle descend et se tient parmi les herbes et les cailloux dont on a garni le fond de sa prison. Le maréchal Bugeaud possédait, dit-on, une

rainette, qu'il ne manquait jamais de consulter lorsqu'il préparait une expédition.

Sans pouvoir affirmer que le baromètre soit un instrument infallible pour la prévision du temps, on peut dire qu'il permet de prévoir, avec des chances de probabilité suffisantes pour les besoins ordinaires, le temps qu'il fera quelques heures après l'observation de l'instrument, surtout si l'on y joint les indications de l'*hygromètre*. Ce dernier instrument, qui indique le degré d'humidité de l'air, est des plus simples; c'est une corde à boyau qui se gonfle et s'allonge lorsqu'il fait humide, et se resserre et se raccourcit lorsque l'air est sec. Le jeu de cette corde sur une poulie fait mouvoir une aiguille qui indique sur un cadran le degré d'humidité contenue dans l'air. On donne parfois à cet instrument la figure d'un capucin. La corde à boyau fixée au capuchon du saint homme le laisse retomber en avant lorsqu'elle est distendue par l'humidité, et le tire en arrière en se contractant lorsque l'air est sec.

Nos pères ont formulé en proverbes une foule d'observations relatives à la prévision du temps; en voici quelques-uns :

- Mars pluvieux, an disetteux.
- Avril doux, c'est du bien partout.
- Mai gai et venteux
Annonce un an gracieux.
- Pluie de Saint-Michel, soit devant soit derrière
Ne demeure longtemps au ciel.
- Saint-Pierre et Saint-Paul pluvieux,
Pour trente jours dangereux.
- S'il pleut le jour de Saint-Médard
Il pleut quarante jours plus tard.

Ce dernier pronostic est heureusement mal fondé, car durant une suite d'observations faites pendant trente-trois années consécutives, le proverbe ne s'est pas réalisé complètement une seule fois; et d'ailleurs

Vient le bon Saint-Barnabé
Qui peut tout réparer.

Mais continuons nos citations :

- Au cinq de la lune on verra
Quel temps tout le mois donnera.
- La lune pâle fait la pluie,
L'argentine temps clair, et la rougeâtre vente.

Ah! voici une question très-vivement controversée : La lune a-t-elle une influence sur l'état de l'atmosphère? La nouvelle ou la pleine lune peut-elle amener un changement de temps? Les découvertes météorologiques les plus récentes ont fait reconnaître que la lune détermine en réalité sur les couches atmosphériques des espèces de flux et de reflux analogues à ceux qu'éprouvent les eaux de la mer sous son influence.

Quoi qu'il en soit, le maréchal Bugeaud, dont le nom est resté si populaire en Afrique, avait une entière confiance dans une règle de prédiction qu'il avait longtemps expérimentée, et il n'entreprenait jamais une expédition militaire sans consulter les données de cette règle qu'il a formulée ainsi : — Pendant toute la durée d'une lunaison,

le temps se comporte *onze fois* sur *douze* comme il s'est comporté le cinquième jour de cette lune, si le sixième jour le temps est resté le même qu'au cinquième; et *neuf fois* sur *douze* comme le quatrième jour, si le sixième ressemble au quatrième.

J. PIZZETTA.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

GEORGE SAND

La vie et la mort de madame Sand ont été un regret et un deuil pour les chrétiens. Ce beau génie, cette intelligence créée pour les plus nobles missions, cette plume grave, souple, brillante, ce bon sens lumineux (car elle était de la vraie race française, la race raisonnable), cette appréciation exquise de la nature, tous ces dons rares et charmants ont été, durant tout le cours d'une longue vie, engagés dans la guerre contre Dieu et son Christ; et rien, ni les années, ni les chagrins, ni l'expérience, ni la vue de tant de systèmes embrassés avec enthousiasme, et qui semblaient dans le ridicule et le néant, rien n'a pu la désillusionner! Quelle fatale obstination a pesé sur cette existence? Ils sont donc bien grands ces crimes de la plume, qui, jusque sous les cheveux blancs, rendent la grâce stérile dans une âme qui, jadis, hélas! avait pu la comprendre et la recevoir!

Car Aurore Dupin avait connu, dans son adolescence, les douceurs de la religion; élevée chez de saintes religieuses, elle avait appris à s'appuyer sur la prière; elle communiait souvent, et même un instant elle conçut la pensée de se consacrer à Dieu. Dans un de ses plus mauvais livres, bien oublié aujourd'hui, elle a trouvé, pour célébrer la vie religieuse, des accents angéliques. Elle décrit un monastère de Sicile, et elle raconte en ces termes la vie d'une religieuse :

« Parmi ces morts vénérés, je veux faire mention d'Agnès de Catane, dont on raconte ici la romanesque histoire. Novice pleine de ferveur, à la veille d'être unie à l'Époux céleste, elle fut rappelée au monde par l'inflexible volonté de son père. Mariée à un vieux seigneur français, elle fut traînée à la cour de Louis XV, et garda ses vœux, selon la chair et selon l'esprit,

quoique sa grande beauté lui attirât les plus brillants hommages. Enfin, après dix ans d'exil sur la terre de Chanaan, elle recouvra sa liberté par la mort de son père et de son époux, et revint se consacrer à Jésus-Christ. Lorsqu'elle arriva par le chemin de la montagne, elle était richement vêtue et une suite nombreuse l'escortait. Une foule de curieux se pressaient pour la voir entrer. La communauté sortit du cloître et vint en procession jusqu'à la dernière grille, les bannières déployées et l'abbesse en tête, en chantant l'hymen : *Veni, sponsa Christi*. La grille s'ouvrit pour la recevoir. Alors, la belle Agnès, détachant son bouquet de son corsage, le jeta en souriant par-dessus son épaule, comme le premier et le dernier gage que le monde eût à recevoir d'elle, et arrachant avec vivacité la queue de son manteau aux mains du petit Maure qui la portait, elle franchit rapidement la grille qui se referma à jamais sur elle, tandis que l'abbesse la recevait dans ses bras et que toutes les sœurs lui apportaient au front le baiser d'alliance. Elle fit le lendemain une confession générale des dix années qu'elle avait passées dans le monde, et le directeur trouva tout ce passé si pur et si beau qu'il lui permit de reprendre le temps de son noviciat où elle l'avait laissé, comme si ces dix ans d'interruption n'avaient duré qu'un jour, jour si chaste et si fervent, qu'il n'avait pas altéré l'état de perfection où était son âme, lorsqu'à la veille de prendre le voile elle avait été traînée à d'autres autels.

..... O mânes amis, mânes sympathiques! Vierges qui avez marché dans le silence sur les tombes de vos sœurs! vous qui avez connu peut-être les orages de la vie et le tumulte du monde! vous qui avez aspiré au repos éternel, et qui en avez senti l'avant-goût ici-bas, à l'abri de ces voûtes sacrées, sous la protection de

« cette prison volontaire ! ô vous, surtout, qui
 » avez ceint l'auréole de la foi et qui avez passé
 » des bras d'un ange invisible à ceux d'un époux
 » immortel ! chastes amantes de l'espoir ! fortes
 » épouses de la volonté ! est-ce vous dont les en-
 » censoirs d'or répandent ces parfums dans la
 » nuit ? Est-ce vous qui chantez doucement dans
 » les mélodies de l'air ? Est-ce vous qui, par une
 » sainte magie, rendez si beau, si attrayant, si
 » consolant, ce coin de terre, de marbre et de
 » fleurs, où nous reposons vous et moi ?..... »

Ces pages délicieuses furent tracées au milieu des orages de la vie ; elles sont un pur reflet de l'aube, elles promettaient peut-être un heureux couchant, pronostic favorable qui ne semble pas s'être réalisé. Mariée au baron Dudevant, Aurore Dupin a dit elle-même, dans les *Lettres d'un Voyageur*, les amertumes et les déceptions de son mariage. Elle quitta son mari et vint à Paris, où, comme une héroïne de roman, elle peignit, pour vivre, des boîtes et des écrans. Mais bientôt une autre vocation se révéla en elle : elle écrivit, et ses premiers romans produisirent une sensation immense. Quel était cet inconnu qui faisait une guerre ouverte au mariage et à la société, et qui encadrait les idées les plus subversives dans des drames poignants, et les revêtait des formes les plus neuves et les plus brillantes ? On le sut bientôt, et le pseudonyme qu'elle avait emprunté au nom d'un de ses collaborateurs, Jules Sandeau, devint célèbre en bien peu de temps (1). Ses œuvres se multiplièrent, car à tous ses dons se joignait celui d'une fécondité merveilleuse : les romans, toujours destinés à plaider des thèses sociales, se succédaient ; ils étaient pénétrés des idées de ceux dont George Sand formait sa société ; ils devaient aux voyages qu'elle entreprenait des couleurs vives et nouvelles, mais le fond demeurait le même : c'était l'éternel plaidoyer de la femme contre le mari, de la révoltée, de la rebelle contre la société entière. Et pourtant, parmi ces livres dangereux, il est quelques chefs-d'œuvre, *André*, si on supprimait une ou deux pages, serait digne de toutes les bibliothèques. Voici un charmant passage de ce livre : Geneviève, la femme d'André, la pauvre fleuriste, qui n'a aimé que les fleurs, est au dernier terme d'une maladie mortelle :

« Pendant ce dernier mois, elle ne souffrit plus ;
 » elle n'avait plus la force de quitter son fauteuil,
 » mais elle lisait l'Écriture sainte et se faisait ap-
 » porter des fleurs dont elle parsemait la table.
 » Elle passait des heures entières à les contem-
 » pler d'un air heureux, et personne ne pouvait
 » deviner à quoi elle songeait dans ces moments-
 » là. Geneviève souffrait de se voir entourée et
 » surveillée, elle demandait en grâce à être seule ;
 » alors il lui semblait qu'elle rêvait ou priait plus

» librement ; elle regardait le ciel et ses fleurs,
 » puis elle se penchait vers elles et leur parlait à
 » demi-voix d'une manière étrange et enfantine :
 » Vous savez que je vous aime, leur disait-
 » elle ; j'ai un secret à vous dire : c'est que je
 » vous ai toujours préférées à tout. Pendant
 » longtemps je n'ai vécu que pour vous. J'ai aimé
 » André à cause de vous, parce qu'il me semblait
 » pur et beau comme vous. Quand j'ai souffert
 » par lui, je me suis reportée vers vous, je vous
 » ai demandé de me consoler et vous l'avez fait
 » bien souvent, car vous me connaissez, vous avez
 » un langage et je vous comprends. Quand je
 » suis née, ma mère m'a fait mettre dans un ber-
 » ceau semé de feuilles de roses ; quand je serai
 » morte, j'espère qu'André en répandra encore
 » sur moi, et qu'il vous portera tous les jours sur
 » mon tombeau, ô mes chères amies ! »

Ces pages gracieuses, gouttes de rosée jetées sur des volcans, ne sont pas rares dans l'œuvre de George Sand ; la nature l'a toujours excellemment inspirée, et durant les premières années de sa carrière, en dépit des nuées orageuses qui lui voilaient la morale et la foi, la grande idée de Dieu et des vérités religieuses l'inspirait encore. Chose étrange, à mesure que l'âge la ramenait vers le sentiment de la famille et du devoir, qu'elle répudiait tacitement les folles théories de ses premiers écrits, la note religieuse s'accroissait moins, l'hostilité même ne perceait que trop fréquemment. *Mademoiselle de la Quintinie*, ce méchant et ennuyeux ouvrage, est l'œuvre de l'âge mûr, et, ajoutons-le, l'œuvre de l'esprit de parti et de coterie qui a toujours exercé une si grande influence sur George Sand. L'amitié de Listz lui inspira *Consuelo*, cette étrange histoire bohème, blasphème aussi inconscient qu'il est redoutable ; ses amitiés avec Michel (de Bourges) Rollinat, Pierre Leroux, lui dictèrent des romans sociaux, où les ouvriers, les compagnons du tour de France, les menuisiers, les meuniers jouaient les premiers rôles ; mais, quoique le talent ne pût être absent, ces thèses, un peu tard venues, en faveur de ceux qui ne sont plus ni deshérités, ni repoussés, eurent un médiocre succès. La révolution de 1848 la trouva sur la brèche ; elle rédigea une Correspondance politique destinée à la classe populaire, mais la chute de ses amis républicains lui rendit un immense service ; elle la ramena à la campagne, dans ces vallons de la Creuse qu'elle a dépeints avec un charme souverain. Elle se prit à étudier les paysans, leur langage, leurs mœurs, leurs traditions, et de ce temps de repos sortirent ces *paysanneries*, qui resteront un des plus jolis bijoux de ce vaste écrin. Ses paysages sont les plus beaux et les plus vrais qu'on puisse voir, ses paysans sont-ils aussi vrais ? Je ne sais, mais ils sont amusants, et l'on voudrait connaître ces braves gens-là, si avisés et pourtant si honnêtes.

Puis vinrent les romans de l'âge mûr et de la

(1) Jules Sandeau et George Sand avaient publié en collaboration un roman intitulé : *Rose et Blanche*.

vieillesse, très-nombreux, car cette veine ne tarit pas; très-sages, car les années étaient venues, et avec les années les petits-enfants; on ne peut plus soutenir les plaidoyers dangereux quand des voix innocentes disent: « Grand'mère, qu'écris-tu là? » peu amusants peut-être, mais toujours riches de style et de descriptions exquises. Parmi ses derniers écrits, il y a deux contes d'enfant: *le Chien Fadet* et *l'Éléphant sacré*, qui sont, l'un touchant et l'autre éblouissant.

Elle s'était donc calmée avec l'âge, elle s'était presque réconciliée avec la société, tant honnie jadis; mais le pivot de cette société, la religion révélée, elle n'a cessé de le battre en brèche; fille intellectuelle de Jean-Jacques Rousseau, elle croyait en Dieu et en l'immortalité de l'âme; pourtant ses aspirations religieuses, vagues et mal définies, se sont souvent perdues dans le panthéisme, où mène toujours l'adoration de la nature, quand au-dessus de cette nature si belle on n'adore pas le Créateur. Comment l'apaisement qui s'était fait dans ce grand esprit ne l'a-t-il pas amené à l'étude de la religion? Comment cette belle imagination, ce cœur tendre, cette haute raison ne se sont-ils pas inclinés devant le Christ et devant cet Évangile, dont la majesté touchait Jean-Jacques, dont la simplicité parlait à son cœur? Quelle noire vapeur sortie du puits de l'abîme a, jusqu'au dernier moment, obscurci cette âme? Qui dira la part des amitiés, des relations, des engagements et du fatal respect humain, qui, peut-être, à la dernière heure, ont étouffé un dernier cri de foi et de repentir? Dieu seul, penché sur le cœur de sa créature, a pu entendre un soupir de regret et de désir: le monde n'a rien su, et madame Sand est morte comme elle avait vécu — loin de Dieu et de l'Église à laquelle elle appartenait.

Elle avait soixante-douze ans; elle est morte au château de Nohant (dans l'Indre), entourée de ses enfants et petits-enfants, le 8 juin 1876.

Voici un singulier rapprochement: Par son père, M. Dupin de Francueil, madame Dudevant descendait du maréchal de Saxe. Or, le maréchal étant oncle de Marie-Josèphe de Saxe, dauphine, mère de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X, il se trouve que madame Sand est cousine au sixième degré du comte de Chambord.

M. B.

L'ORPHELIN D'ÉVENOS

PAR M^{me} DE LA ROCHÈRE

Par une nuit d'hiver de l'année 1769, une femme mourante et un petit enfant furent apportés chez le charitable curé d'Évenos; la femme mourut et le petit garçon, dont nul ne connaissait ni le nom ni la famille, fut adopté par le vieux prêtre. Il le

baptisa sous condition et l'appela Julien. Élevé avec les soins les plus tendres et les plus sages, Julien répondit complètement aux bienfaits dont il était l'objet: il devint un chrétien fervent et un homme d'intelligence et de courage. Son père adoptif l'envoya à Toulon, et là, Julien fut en relation avec une famille bien peu semblable, par les sentiments et le caractère, aux excellentes gens avec lesquels il avait vécu jusqu'alors. Un mari faible, une femme envieuse et violente, une jeune fille vaniteuse et coquette formaient un entourage peu agréable et dont le pauvre Julien eut bientôt sujet de se méfier.

La Révolution commençait, et trouvait à Toulon, comme ailleurs, des partisans parmi les ouvriers et les petits bourgeois; la famille Pardichon fut au nombre de ceux qui montraient le plus de zèle pour les idées nouvelles; Julien s'éloigna d'elle, sans se douter que cette relation passagère devait exercer sur sa vie une funeste influence.

Au milieu des émeutes dont la ville de Toulon était le théâtre, il eut le bonheur de sauver un capitaine de vaisseau, le comte de Castelmar, et dès ce moment il s'attacha par tous les liens de l'affection et du dévouement à cette famille infortunée; à côté du vieux marin se trouvait sa fille, Ange-Marie, que Julien ne tarda pas à aimer et qui l'aima à son tour. Les événements se pressent, la Terreur domine la France, l'échafaud est dressé en permanence sur la place de Toulon; Julien multiplie autour de ses amis les preuves de sa vigilance et de son énergie. Mais la haine veille en même temps que l'amour: cette jeune fille, Pamela Pardichon, dont il a méprisé les avances et la coquetterie, apprend qu'il aime mademoiselle de Castelmar, et prise de fureur, elle se venge. Sa famille, grâce aux excès de la Terreur, est devenue puissante, et Pamela laisse le choix à Ange-Marie entre la mort ou une alliance avec un Jacobin, coupable de tous les crimes. M. de Castelmar donne sa fille à Julien l'orphelin; un prêtre proscriit les maries; ils s'éloignent la nuit même, ils s'embarquent pour l'Italie; mais au milieu d'une horrible tempête, la jeune fille voit le château où habite son père dévoré par les flammes, et elle meurt d'effroi et de douleur. Julien lui survit, mais jamais il ne s'est consolé.

Ce dramatique récit, raconté avec la simplicité émouvante qui distingue le talent de madame de la Rochère, sert de cadre aux scènes douloureuses de la Révolution à Toulon; tout est vrai, tout vit dans ces pages touchantes: il n'est pas, je pense, nécessaire de recommander plus longuement aux lectrices du *Journal des Demoiselles* un nouveau roman de l'auteur de *Tante Gertrude*.

M. B.

LA PARURE SPIRITUELLE DES ENFANTS DE MARIE

Ce titre peut paraître bizarre : il est pourtant emprunté aux paroles mêmes de l'apôtre des Gentils; ne dit-il pas : *Revêtez-vous des armes spirituelles; prenez le casque du salut, l'épée de la foi, que la ceinture de la vérité environne vos reins?* L'auteur de ce charmant livre, étendant le sens de ces paroles divinement inspirées, détaille avec amour la parure intérieure qui doit orner l'âme d'une jeune fille, d'un enfant de Marie. Ses développements sont si heureux, que ce qui semblait étrange et recherché, n'est plus qu'ingénieux et spirituel. Nous avons lu avec un vif plaisir ces

pages pleines de piété, de suavité, et qui combattent avec tant de force les travers modernes, le goût exagéré de la parure, l'amour du faste et des vaniteuses jouissances. L'auteur, dont nous ignorons le nom, réunit à une foi vive, à une religion éclairée, une agréable connaissance des lettres sacrées et profanes; il cite souvent et toujours à propos; et la variété des conseils, des réflexions, des exemples, fait de ce joli volume une lecture aussi facile que profitable. Ajoutons que l'extérieur est digne de l'intérieur et qu'il est imprimé de la façon la plus élégante (1).

M. B.

(1) Chez Couor, libraire à Saint-Brieuc. Franco par la poste : 2 fr. 75 c.

ÉDUCATION

XXVII

LE FLÉAU DE NOTRE TEMPS

Je lisais dernièrement dans un bon journal ces mots accusateurs : « Règle générale : Quand, vous entendez dire d'un homme du monde riche et marié : Il s'est ruiné sottement par son luxe, — n'en croyez pas un mot.

« Ce n'est pas lui, d'ordinaire, qui a fait entrer sottement la ruine dans la maison, c'est sa femme. »

On voudrait bien protester contre une affirmation si positive, mais le moyen ? L'examen de ce qui se passe dans le monde ne donne que trop raison à la dureté du journaliste, et dans ce procès, comme dans tous les procès, il faut chercher la femme, la femme et sa vanité, la femme et son envie, la femme et ses idées fausses, la femme et son égoïsme. Le journaliste s'adresse, et il a raison, aux femmes de la condition moyenne, il accuse leur prodigieux amour-propre, qui attache une si ridicule importance à se donner les dehors de la fortune lorsqu'on possède à peine l'aisance; erreur de jugement qui aboutit au malheur intérieur toujours, à la ruine souvent, au déshonneur quelquefois. Et dans ce cas, on accuse l'homme, et c'est la femme qui devrait

presque toujours porter le poids du blâme et de la dérision publics.

Laissons de côté les grandes fortunes, transmises de père en fils; en général, les familles françaises les emploient noblement et sagement, et c'est dans ces rangs élevés que l'on trouve les femmes chrétiennes, bien instruites à l'école de l'Évangile, qui donnent à César, au monde, ce qui revient à César, et à Dieu, ce qui revient à Dieu, et qui trouvent que de tous les luxes, le plus beau, le plus doux, c'est la charité !

Dans le monde financier, déjà la note est moins élevée; on aime l'argent, on pousse trop souvent le mari aux entreprises hasardeuses afin de pouvoir dépenser sans compter, afin de dépasser les femmes des collègues en recherche de toilettes, d'ameublements, de services, d'équipages et de table.

Voyez ces brillantes maisons de négociants, de banquiers, d'agents de change, d'agents d'affaires, que de belles choses y entrent ! quels beaux meubles ! quelles curiosités exquises ! que de dentelles et de bijoux ! et ces poissons, ce gibier, ces primeurs ! quels chevaux piaffent dans ces écu-

ries! Oui, mais voyez ce qui passe aussi sous quelques-unes de ces portes, voyez ce cortège : les dettes, les expédients, l'escroquerie, le faux, la ruine, le déshonneur, le suicide! Les exemples seraient nombreux autour de nous, mais détournons les yeux de ce triste spectacle : passons la mer, voyons l'Amérique. Un des premiers magistrats de la grande République n'est-il pas accusé de concussion et de vol, et n'est-il pas démontré au procès que c'était au luxe insatiable de sa femme qu'il avait immolé les plus vulgaires sentiments d'honneur? Les marchés de fournitures, les emplois vendus, les concussions, les tripotages payaient les robes et les diamants de Madame B.....pp.

Sur un plus étroit théâtre, mêmes tendances, mêmes fautes, mêmes malheurs; exceptons les exceptions, et, Dieu merci, elles sont nombreuses! Mais dans les grandes villes, dans ces centres d'opulence et de plaisirs, foyers qui allument l'envie au cœur des pauvres, voyez ces familles de fonctionnaires, d'employés, de marchands, de petits rentiers : le père est laborieux, il tâche de gagner son pain et le pain des siens, il voudrait bien arriver à la vieillesse avec quelques économies qui le reposeraient enfin de ces années consumées dans de monotones labeurs. Avec une femme sage, avec des filles raisonnables, son rêve honnête et modeste se réaliserait; mais ces dames sont mordues de la tare du luxe, et leur pauvre existence se passe à simuler une fortune qu'elles n'ont pas, et à se priver du bien-être qu'elles pourraient avoir. Rien de plus lamentable que cette comédie perpétuelle qui, comme toutes les comédies, ne trompe personne; on a quelques dehors de la richesse, mais ces dehors voilent mal l'indigence qui règne dans les coulisses; les besoins les plus réels sont sacrifiés au paraître : on a de jolies toilettes et presque pas de linge; on donne de temps en temps un dîner à des connaissances, et ce dîner, peu réussi d'ordinaire, impose un long jeûne au mari et aux enfants; on sert des plats truffés à des gens qui ne s'en soucient guère, et on vit entre soi de pain et de charcuterie; on a quelques jolis meubles dans un salon et la chambre à coucher est misérable, la cuisine nue; on paie des entrées au théâtre et au concert, et les enfants n'ont pas les livres nécessaires à leur éducation... puis viennent les dettes et leurs humiliations; on s'endort et on s'éveille avec la terrible pensée d'une échéance à laquelle on ne pourra pas satisfaire; selon l'expression vulgaire, on ouvre un trou pour en boucher un autre, et de soucis en soucis, d'intrigue en intrigue, on arrive au fond d'un abîme. Tout est perdu, l'aisance, l'avenir, le repos de la vieillesse, l'honneur parfois, mais on a la consolation d'avoir eu de plus belles toilettes que sa voisine et d'avoir été enviée peut-être par ceux qui se trouvaient plus bas sur l'échelle... Pauvre dédommagement!

Et ceux-là mêmes qui sont placés dans les rangs inférieurs, ces ouvriers à qui, dans les centres industriels, la vie pourrait être douce, car leurs salaires sont élevés et aucune exigence sociale ne dérange leur budget, combien ne les voyons-nous pas payer tribut au fléau de notre époque? Le mari dépense chez le marchand de vin, la femme chez la marchande d'étoffes qui vend à la semaine, tous deux s'endettent, tous deux sont privés du bien-être réel et solide, mais la femme porte des robes de mohair ou de mérinos, des bonnets hérissés de rubans et de fleurs, les petites filles ont des bottines à talons et des toquets emplumés, la famille se divertit le dimanche, le lundi et même au delà, mais le loyer ne se paie guère, la montre et les boucles d'oreilles font des stations régulières au Mont-de-Piété; et nul peut-être n'importune davantage de ses plaintes et de ses demandes les Sœurs de charité, que tel artisan, qui serait le plus indépendant des hommes s'il savait mettre un juste équilibre entre ses recettes et ses dépenses. Mais il sacrifie à un luxe relatif, et dès lors, repos, bien-être, honorabilité, tout est perdu. C'est parmi ces ouvriers, amoureux de plaisir et de faste, que les révolutions recrutent leurs partisans.

Comment remédier à ces maux? ils prennent leurs racines dans l'âme humaine, dans l'esprit d'orgueil et d'envie qui est caché au fond de nos cœurs, et auquel, seul, l'Évangile oppose une digne puissance. Le monde dit: Jouissez et ne souffrez pas de supérieurs! L'Évangile dit: Si vous êtes invités à des noces, prenez la dernière place. Au banquet de la vie, Dieu nous assigne la place, acceptons-la, quelle qu'elle soit, avec un cœur soumis et content, et nos affaires temporelles se trouveront bien de cette disposition de notre âme, car la résignation, qui n'est pas le fatalisme, n'empêche pas le travail, elle est une admirable compagne de l'ordre, de l'économie, de tout ce qui fait naître la prospérité des familles.

C'est une vertu chrétienne que d'accepter sa situation; c'est une preuve de sagesse que de se faire à sa vie et d'en tirer le meilleur parti possible. Comme il faut choisir entre les devoirs et embrasser les plus stricts et les plus essentiels, il faut aussi choisir entre ses dépenses, et mettre au premier rang les choses nécessaires : un logis sain, une nourriture saine, la propreté, ce luxe de ceux qui n'en ont pas d'autres — les dépenses réfléchies pour l'éducation des enfants, voilà, il me semble, les choses urgentes auxquelles il faut consacrer d'abord, rentes, honoraires, ou salaire. Il faut, en ménage comme en toute chose, de la réflexion, plus des connaissances pratiques qui ne sont pas très-difficiles à acquérir; il faut savoir nettement de quelles ressources on peut disposer et les appliquer le plus judicieusement possible aux besoins de la famille; il faut connaître aussi le pays qu'on habite, le prix des denrées, et baser là-dessus son budget. Quand les

choses nécessaires seront payées, s'il reste de l'argent, le caprice dira peut-être tout bas à l'oreille d'une femme : Un peu de luxe ! un peu de toilette ! pour faire comme les autres ! La raison dira : — Économise pour un besoin à venir ! — Le dévouement dira : — Prélève là-dessus quelque chose d'utile à ton mari, à tes enfants, à tes serviteurs même... J'espère que ce sont les deux dernières voix qui seront écoutées. Elles seront en effet toutes-puissantes, ces voix de la raison et du cœur, si la religion domine la vie d'une

mère de famille ; elle seule, cette religion des humbles et des petits, met dans l'âme une juste fierté qui dédaigne les petites richesses et les petites vanités de la terre ; elle seule enseigne la résignation joyeuse, l'abnégation de soi aux autres, et dans le gouvernement des empires comme dans celui d'une humble maison, on ne peut rien sans elle. Le pauvre cœur humain désire et convoite toujours : pour qu'il se passe des trésors de ce monde, il faut lui montrer des biens éternels. M. B.

LA FAMILLE AZOTE

(SUITE ET FIN)

II

APRÈS LA RETRAITE.

C'est un moment délicieux ! On a sa retraite ! c'est-à-dire cette innocente liberté de mouvements à laquelle on a toujours aspiré depuis le collège, et même au collège, et même en nourrice. Comme la nourrice et les autres nous l'ont refusée, ou du moins l'ont fortement restreinte, cette liberté a pris, dans l'imagination du fonctionnaire quelconque, des proportions chimériques. L'esprit la caresse jusque dans ses songes, le cœur lui sourit, les yeux la cherchent... Enfin, un matin ou un soir, l'administration lui fait savoir qu'il n'est plus bon à rien ; ce n'est point la formule, mais c'est le sens ; et le fonctionnaire voit, *in petto*, défiler toute une procession de jeunes gens et d'hommes faits, ses collègues, qui approuvent du geste le jugement de l'administration.

Ceci est blessant, dira-t-on ? Eh bien ! nul ne s'en fâche ; d'abord, parce que tout se passe *in petto*, ce qui est toujours convenable ; puis parce qu'on en a pensé tout autant lorsqu'on tenait la queue de la procession, au lieu de tenir la tête ; enfin, parce que l'aigreur est impossible en présence de l'heureux événement qui va faire de soi un monsieur déjeunant à ses heures, et ne sortant plus quand il neige. Chacun entend la liberté à sa guise. L'inspecté se dit : Je vais donc me promener ! — L'inspecteur : Je vais donc m'asseoir !

Où, je voulais m'asseoir, assigner ma place et celle de ma femme, aux deux coins d'un foyer, où nous-mêmes ferions le feu ; nous promettant de ne point le laisser s'éteindre. Pour les époux qui

vieillissent ensemble, il y a tant de secrets sous les cendres !

C'était le moment de me choisir une résidence champêtre. Qu'aurais-je attendu ? Quand on a sa retraite, on n'attend plus rien. Je me mis donc en campagne, c'est le cas de le dire en le prenant dans le sens propre. Le génie de gauche, comme frappé de mutisme, me laissait faire sans se mêler de mes délibérations, mais le génie de droite, toujours soutenu par ma femme, me conseillait de ne pas me presser d'acheter une propriété. Ne pas me presser ! Mais il y avait trente ans que je ne me pressais pas ! Il fallait, disaient-ils, louer d'abord, et s'assurer, par une habitation momentanée, que la situation et le voisinage seraient à notre convenance.

Le duc du Maine, enfant, disait à Louis XIV, en parlant de madame de Maintenon : — C'est la raison même ! — Le grand roi en concevait une estime qui finit par le rendre raisonnable aussi. Je sentais en moi du Louis XIV ; ma femme ayant toujours raison, et moi ne voulant jamais lui céder le pas, parce que je suis son chef, il n'y a pas de folies que je n'aie évitées. Entre autres, j'ai évité d'acheter un bien sans le connaître à fond, uniquement sur sa bonne mine un jour de soleil. Insigne imprudence ! Malheureux qui n'avez avec Louis XIV aucun point de contact, je vous plains.

Un jour, je vis dans la rue de Rivoli, sous une vitrine, un joli paysage : Maison blanche et carrée, à vendre ou à louer ; toit élégant, pelouse verte, rosiers fleuris, grands arbres, petits arbres, un jet d'eau, un bosquet, haies vives... c'était à huit lieues de Paris ; jolie distance. On vient voir ses filles, et les enfants accourent au premier signe.

Je pars, j'arrive, je trouve la réalité moins jolie que l'image; mais, sachant de longue date qu'il en est de tout ainsi, j'oublie l'image et je me passionne sur-le-champ pour la réalité. Rien de passionné comme un homme en retraite si vous le mettez en rapport avec les maisons blanches, les rosiers et les pelouses.

Les conventions faites, nous nous installons en deux jours, — mon Eldorado se louait tout meublé, et pendant une semaine, c'est-à-dire du lundi au samedi, je vole de surprise en surprise. Tout filet d'eau me charme, tout coteau me ravit. Je me sens foncièrement campagnard, et je parle tout seul quand ma femme n'est pas là, regrettant de ne pas avoir acheté tout de suite cette délicieuse propriété, où il y avait des fruits, un petit bois, de la luzerne... mon idéal; et même du lait pur, ce qui ne se trouve pas souvent aux environs de Paris.

Le dimanche survint. En paroissiens fidèles, on se réunit à l'église. Juste derrière notre banc, je vis celui de la famille Azote, dont la maison, située à mi-côte, et nous dominant, était le seul point noir que j'eusse entrevu dans mon nouvel horizon. Je fis une grimace, — intérieurement, vu la sainteté du lieu, — et je supprimai une suite de déductions logiques qui me venaient à l'esprit, et que j'aurais désiré transmettre à ma femme.

A Paris, vous ne connaissez même pas le visage des gens qui demeurent sur votre palier, à moins que les circonstances n'aient déterminé le coup de chapeau obligé en cas de rencontre dans l'escalier. A la campagne, si vous avez des voisins qui ne vous conviennent pas, il faut les voir quand même. C'est une loi que vous devez subir, à moins de vous déclarer ennemi juré, et d'être cause que, au grand scandale du village, on dira en parlant des voisins et de vous: — Ils sont à couteaux tirés!

Non, s'il vous plaît, point de couteaux et faisons ce qu'il convient de faire. Donc, pour la propagation des bons principes, nous nous disposions à notre tournée de visites, en y comprenant bon gré mal gré la famille Azote; mais cette famille nous prévint, mettant dans nos premiers rapports un empressément, une bonhomie, un sans-façon, toutes choses prématurées dont nous ne sentions nul besoin. Huit autres jours passèrent: Hélas! seulement huit, et même sept, car on a pris l'habitude de mal compter; et, lorsque sonna la grand-messe, nous étions liés, intimement liés avec la famille Azote! C'était affreux!

Un monsieur, une dame, une fille à marier, un petit garçon de neuf ans, tout cela ne faisant qu'un avec nous, sans que nous y fussions pour rien. Notre rôle passif se bornait à saluer et à répondre aux questions qu'on nous adressait.

Quel bombardement! L'ennemi, campé à mi-côte, avait l'avantage sur nous, gens du vallon. Où se cacher? pas de casemates contre les indiscrets! Pas moyen de faire dire qu'on n'y est pas,

quand on vous a vu de là-haut dans votre potager les mains dans vos poches, ou causant avec votre jardinier, tout comme Boileau avec Antoine. Ma femme en perdait la tête. Menacée, assiégée, elle ne savait quelle digue construire pour l'opposer aux empiétements de l'étranger; il aurait fallu un second Richelieu.

Ma pauvre femme faisait-elle assurer par sa femme de chambre qu'elle avait la migraine? madame Azote forçait la consigne, et lui apportait une liste d'antidotes, tous manquant leur effet dès le temps d'Esculape. La victime avait beau objecter en gémissant que le seul remède qui lui réussit en pareil cas, c'était le silence, notre importune voisine lui répondait en continuant par un discours sur les précautions à prendre pour éviter une rechute. Que faire? Madame Azote n'entendait pas les demi-mots, les insinuations, les façons indirectes de faire sentir ce qu'il serait grossier de dire explicitement. Bonne âme, vous croyez peut-être qu'elle était sourde? — Non!

Les importuns ont un service monté toujours à leur disposition. Langue, oreilles, yeux, jambes, tout était bon chez les Azote. Ah! j'étouffe encore en y pensant!

Lorsque le chef de famille tombait sur moi de sa colline, je le prenais pour un obus. Il m'arrivait ses journaux à la main; il en recevait deux et en lisait trois, car je devais lui prêter le mien. O sort funeste! je me plaisais à cultiver moi-même des corbeilles de fleurs, qui nous faisaient du salon un point de vue délicieux! Je binais, j'arrosais, tout en respirant l'oxygène à pleins poumons! M. Azote m'apparaissait... je ne respirais plus, quel effet!... Oui, je sentais diminuer en moi le principe de l'activité; je demeurais là, interdit, attrapé, les mains pleines de terre ou d'eau, quelquefois les deux; la tête basse, l'œil éteint comme un pauvre oiseau qui sert à faire des expériences, et que l'on fait entrer de force dans un bocal, après avoir fait jouer la machine pneumatique.

Ah! si vous m'aviez vu, cœur compatissant, moi qui avais ma retraite! j'étais là, devant ce monsieur qui m'indiquait du doigt des tirades à lire; j'en frémissais! des colonnes entières! Les premiers jours, je disais naïvement que je n'avais pas mes lunettes; ce fut une grande faute stratégique, car il prit l'habitude de me lire lui-même les tirades sans en passer... quel inconvenient! Plus tard, mieux instruit, je ne bougeais plus sans mes lunettes, afin de pouvoir lire des yeux, et *perpendiculairement*, comme a dit un homme spirituel de nos jours.

Se figure-t-on le dépôt d'un campagnard enthousiaste, buvant à longs traits cette noire politique? Il y eut, à cette époque, quantité d'élections. Je faillis devenir, non point député, mais fou. M. Azote avait toujours en poche les professions de foi des uns et des autres; c'était

verbeux, souvent peu clair; et, plus souvent encore, d'une clarté désobligeante. Et je devais entendre discuter sur ce thème, à perte de vue, comparer, louer, blâmer, et en fin de compte choisir entre les candidats, c'était encore le plus embarrassant.

Nous ne pouvions mener, un seul jour, la vie comme nous l'entendions. Les importuns rendent l'atmosphère pesante. Si j'avais l'imprudence de dire que j'irais le lendemain à Paris voir mes enfants, mon voisin me répondait: — J'y vais aussi, nous ferons route ensemble. Dans quel quartier demeurent mesdames vos filles?

— Faubourg Saint-Honoré, soupirais-je!

— Cela me détourne fort peu; je vous accompagnerai jusqu'à la porte.

Je parlais sans plaisir, je respirais mal tout le temps du voyage. Arrivé à la porte de l'une de mes filles, M. Azote me disait qu'il serait heureux de lui offrir ses hommages, s'il ne craignait de se présenter un peu tôt.

Moi, réunissant tous les exemples d'euphémisme que jadis j'avais appris par cœur dans mon traité de Rhétorique, je tendais à lui prouver poliment qu'il la dérangerait... Ma pauvre fille! l'avoir préservée de tout danger jusqu'à ce qu'elle passât sous la protection d'un époux, et la livrer moi-même aux projectiles lancés sur Paris? Non, non!

Encore si moi seul j'eusse pu tenir tête à cette famille d'importuns! mais mademoiselle Richardine reproduisait fidèlement, hélas! le type de son père, y joignant toutes les grâces intempestives de sa mère. Elle faisait la gentille, disait tout en riant, et, sous prétexte de s'instruire au point de vue du gouvernement de sa future maison, elle s'immisçait aux plus minutieux détails de notre ménage. Ma femme faisait-elle des confitures, doux plaisir qu'elle se permettait pour la première fois, mademoiselle Richardine, qui savait tout, accourait en costume de ménagère élégante, disant: Madame, je viens prendre une leçon, tout en vous aidant de mon mieux.

Ma femme perdait sur l'heure ce petit entrain que donnent aux maîtresses de maison la balance et la bassine. Elle égrenait tristement ses groseilles, cassait lentement son sucre, et manquait pleurer en mettant le tout sur le feu, pendant que son acolyte l'éourdissait de son verbiage... Notre gelée de groseilles était manquée.

Quant au petit garçon, élevé à si bonne école, il exagérait la doctrine des maîtres, ainsi que le firent en Grèce les disciples d'Épicure. Ce disgracieux Rodolphe nous traitait comme de vieux amis de sa famille, arrivant à toute heure, entrant sans frapper, cueillant les fleurs, chantant dans l'escalier... insupportable! Et certes, lui non plus ne comprenait rien aux allusions! Son âge l'excusait peut-être. On est en France courtois et poli, et quoique depuis quatre-vingts ans les mœurs aient perdu de cet atticisme qui caractéri-

sait nos pères, nous n'en sommes pas du tout venus à dire à nos voisins: — Allez-vous-en donc, parce que vous me gênez.

C'eût été pourtant la seule traduction un peu claire de nos pensées. Il y a dans les caractères indiscrets une telle persistance! Ne dites rien, ou dites quelque chose, c'est tout un. Vous les voyez se mêler de vos affaires avec une persévérance digne d'un autre but. Ils arrivent à vous faire dire ce que vous ne vouliez confier à personne. Ils ont une manière qui semble naïve, — et qui ne l'est pas, — de vous surprendre, de vous arracher en courant un mot regrettable; ils vous mettent, comme on dit vulgairement, au pied du mur; vous ne pouvez plus reculer, et, tout en maudissant les questionneurs, vous les avez mêlés sans le vouloir à vos affaires personnelles... Ne me parlez pas de ces gens-là!

Chaque jour, je voyais ma maison perdre de son charme. Ces bosquets, faits pour le silence ou l'amitié, ces bosquets n'étaient plus que le rendez-vous des *fâcheux*, comme disait Molière. Ah! mes allées sablées, mes corbeilles, mes pelouses!... Un poète eût fait une élogie aux nymphes de céans, pour les engager à le plaindre; un inspecteur ne fait que des additions. J'additionnais donc tous les soirs les importunités de la famille Azote, leurs visites prolongées, leurs questions oiseuses ou curieuses, et tous les ennuis qu'ils nous causaient. Un certain jour, ayant réuni mes totaux, il me prit, à la vue de cette énorme somme, un tel découragement que je m'écriai d'une voix pénétrante:

« Ma femme, je n'aime plus la campagne. »

Alors, mes génies familiers, je veux dire ma femme et la Raison, — car la Nécessité avait pris sa retraite, elle aussi, — mes génies familiers se penchèrent vers moi avec une sollicitude touchante, et tout en partageant mon affection, ils me prouvèrent, par mes propres paroles, que si j'eusse acheté ce bien à première vue, j'eusse été victime de mon imprudence. En effet, je n'avais d'autre préservatif contre la continuation du bombardement, que mon titre de locataire.

Quand la famille, située à mi-côte, apprit que nous avions formé le projet de chercher une autre résidence, elle redoubla ses indiscretions et ses importunités. Monsieur venait plus souvent me trouver dans mon potager, restait plus longtemps, et m'indiquait dans ses journaux plus de passages intéressants. C'était tous les jours une invention nouvelle; il me communiquait sans cesse une inquiétude poignante et quantité de faits divers et ennuyeux. Il se collait à moi comme l'écorce à l'arbre, nous faisions tout ensemble. Quel temps!... mais je n'étais que locataire.

Pour ajouter à mon martyre, quand mes enfants venaient passer avec nous une journée, la famille Azote, toujours en vedette, descendait sans pitié la colline et s'installait chez nous, sous

prétexte de s'associer à notre joie; prétexte illusoire, car notre joie s'évanouissait aussitôt.

Avez-vous vu quelque chose de plus décevant? Fuir un moment le bruit, les voitures, les soucis, la poussière, le bureau... Venir s'ébattre aux champs, apporter aux vieux parents du bonheur, et ne point trouver chez eux d'air respirable!... Non, tout Azote! au salon, au jardin, à la promenade, toujours Azote!...

Mes filles et mes gendres crurent *faire sentir* l'indiscrétion par des attitudes gênées, par le silence, l'œil froid, le front soucieux... Pantomimes perdues! C'est ainsi que ma femme passa les quatre saisons à essayer de *faire sentir* à madame Azote, qu'elle la gênait en venant dès le matin interrompre ses occupations. Une maîtresse de maison, qui aime son chez soi, consacre ces heures charmantes de la matinée à mille soins, vulgaires en apparence, mais qui au fond l'intéressent.

Elle visite son royaume, du nord au sud, de l'est à l'ouest, trouvant toujours à surveiller, à améliorer. L'arrivée d'un importun ressemble à un fléau s'abattant sur le plus paisible des empires. Ainsi venait madame Azote, entrant d'un air affairé, et ennuyant son vis-à-vis jusqu'au *non plus*, comme on disait sous Henri IV; quelquefois elle lui donnait lecture, bon gré, mal gré, d'une lettre qu'elle avait reçue la veille; il s'agissait d'une affaire embrouillée et totalement dépourvue d'intérêt pour une étrangère. N'importe, il fallait écouter. D'autres fois, c'était un mariage pour un Azote quelconque. La dame faisait des confidences, ouvrait son cœur, larmoyant au besoin, pendant que ma pauvre femme opinait du bonnet, et se bornait en fait de réponses à quelques *hum* diversifiés de ton.

Comment des gens bien élevés pouvaient-ils avoir contracté l'habitude de se rendre importuns? La raison en était, je pense, que M. Azote avait épousé sa cousine. Beaucoup de personnes blâment encore aujourd'hui les mariages entre cousins; je les approuve depuis que je sais ce qu'il peut advenir de l'indiscrétion greffée sur l'indiscrétion; c'est incalculable! Si le ménage est bon, comme il faut l'espérer, ce défaut prend d'étranges proportions. Les enfants grandissant dans ce milieu, contractent les mêmes habitudes, se marient, et voilà un courant d'indiscrétion aussi régulièrement organisé que celui des vents alizés entre les pôles et l'équateur.

Ce défaut prend toutes les formes: mademoiselle Richardine empruntait à ma femme, ou à mes filles, des cahiers de musique qu'elle leur rendait tachés et déchirés; des romances qu'elle perdait; des livres qu'elle lisait devant le feu en se chauffant les pieds, ce qui faisait prendre aux malheureux auteurs une forme convexe et ridicule dont ils ne se consolait point.

Mademoiselle Richardine aimait les fleurs, malheureusement. A sa demande on lui accordait, le

plus gracieusement possible, la permission de se faire un bouquet; elle en profitait pour dévaster le jardin. Ma pauvre femme cherchait vainement le lendemain ses plus chers boutons de roses, ses œillets à demi ouverts, enfin ce qui eût paré toute la semaine son joli parterre qu'elle aimait d'amour tendre, et qu'elle appelait en riant son dernier enfant, son Benjamin!

Mademoiselle Richardine appréciait la toilette; c'est fort naturel au jeune âge. Ma femme, ayant depuis longtemps renoncé à toute prétention, était devenue fort coquette, mais pour ses filles. C'est la dernière vanité d'une femme, et de celle-là les années ne la corrigent pas. Souvent elle s'amusait à préparer une surprise, et faisait venir quelque gracieuse parure pour l'une ou pour l'autre. Notre jeune et indiscrete voisine, tout en furetant, apercevait la surprise, en vantait l'élégance, et demandait qu'on lui confiât la parure pour une heure seulement, le temps de lever le patron... Comment refuser quand on tient à rester poli? Ah! que la politesse est gênante! La demoiselle levait le patron, et ses doigts ne manquant pas d'habileté, elle chiffonnait, piquait, galonnait, et nous arrivait triomphante, enveloppée d'une mantille exactement pareille à celle que la pauvre maman se faisait une si grande fête d'offrir comme une *nouveauté*. On sait que ce mot est magique; c'est pourquoi on le choisit encore aujourd'hui pour désigner vingt objets de toilette que ma grand-mère portait quand j'étais petit. Par conséquent, tout était manqué. Un vêtement perd beaucoup de son charme aux yeux féminins si, dès le premier jour, on voit à la grand-messe du village le même modèle courant communes et cantons.

Petites choses, dira-t-on? Eh! sans doute. Les indiscrets font tout en petit, de peur d'être mis à la porte. C'est précisément ce qui achève le tableau. Impossible de se brouiller, tant sont puérils les sujets de discussion. On aimerait bien mieux un gros *casus belli*; mais il n'y en a pas, et vous ne pouvez faire intervenir le canon.

A peine si l'on peut raconter les microscopiques dangers auxquels vous exposez les voisins indiscrets. Ils ne font presque rien, et vous arrivez à l'épuisement. Vous vous trouvez assiégé, sans défense, sans alliés, sans armée de secours. Un seul parti à prendre, s'il vous reste une issue, c'est de faire comme les Russes au commencement de ce siècle: sacrifier le sol, tout saccager, tout brûler et vous retirer, ne laissant entre vous et l'ennemi que des ruines fumantes et un froid mortel. C'est ce que nous fîmes, nous Français.

Un jour, nous dîmes en famille qu'acheter cette jolie campagne serait condamner la fin de notre existence aux soupirs. Il fut reconnu qu'on avait bien fait, très-bien fait de louer d'abord pour tâter le terrain; et que, trop de ronces y poussant, nous irions ailleurs chercher le peu qu'il faut à la vieillesse: le calme, le chez-soi, la confiance.

Où trouver cela, disions-nous ? Dans quelle direction ? Sur quelle voie ferrée ? L'important était de ne pas se tromper deux fois. Quand on vieillit on regarde souvent sa montre, et l'on craint de perdre un quart d'heure.

Considérant que la famille Azote, d'étouffante mémoire, avait élu domicile du côté de l'Orient, nous nous précipitâmes sur l'Occident. Le sort nous favorisant au delà de nos espérances, nous découvrîmes une sorte de cottage anglais, genre fantaisiste, vrai nid de bouvreuils dans un bosquet.

A vendre ou à louer. Nous louons, bien entendu, selon ma femme et la raison ; et nous voilà installés justement en face de notre propriétaire, assez bon homme, rond en affaires, et ne cherchant qu'à nous rendre sa maison agréable afin de nous voir passer de l'état de locataires à l'état de propriétaires.

M. Jaunet nous plaisait assez, et comme sa maison nous plaisait encore plus que lui, je lui laissai voir dans nos premiers entretiens que je ne serais pas éloigné de conclure dans peu. Ma femme roula des yeux qui eussent fait peur à tout autre qu'à moi ; et quand nous nous retrouvâmes en tête-à-tête, elle me fit observer que j'étais, malgré mon âge, un imprudent ; que la plus entière circonspection devait présider à nos moindres démarches, puisque la fin d'un rhumatisme suraigu tenait captive madame Jaunet, et nous empêchait de faire connaissance avec elle. Je la plaignais, la pauvre dame, car j'avais eu, dix ans plus tôt, un rhumatisme aigu qui m'avait réduit au désespoir ; et je concevais par là une idée terrible de celui de madame Jaunet, qui était suraigu !

Il se passa trois ou quatre semaines ; le mieux suivit le pire, selon l'usage, et l'on annonça la convalescence de madame Jaunet.

Nous avions, depuis un an surtout, une telle horreur de l'indiscrétion que nous n'osions pas nous présenter, si ce n'était à la porte, pour demander des nouvelles de la malade. Un jour, M. Jaunet se trouva là et, avec une aimable bonhomie, nous pria de vouloir bien entrer, assurant que la convalescente nous verrait avec grand plaisir. J'en éprouvais moi-même ; la femme de cet excellent homme devait être sensée et de bonne compagnie ; or, de la dame dépendait notre résolution définitive, car en fait tout nous convenait dans cette acquisition : site, bâtiments, dépendances, et quelques morceaux de terrain aux alentours... de la luzerne précisément. C'était fort bien, et je me sentais à moitié propriétaire, lorsqu'on ouvrit devant nous la chambre de madame Jaunet.

Quelle émotion !... Sur une chaise longue, et la tête reposant sur un coussin moelleux, doublé d'un autre aussi moelleux, nous vîmes une femme de cinquante et quelques années, et dans ses traits, altérés par tout un ensemble de suraigu,

nous retrouvâmes avec un effroi secret quelque chose qui rappelait la famille Azote !... Oui, c'était l'ovale, c'étaient les courbes ; un je ne sais quoi dans les yeux et un autre dans le menton !

L'effet fut violent. Nous nous regardâmes, saisis ensemble d'une frayeur instinctive. Cependant, le rhumatisme n'ayant en rien pesé sur la langue, madame Jaunet nous dit les choses les plus aimables, les plus flatteuses et les plus obligeantes. Un étranger, sachant que nous désirions acheter une maison, eût certainement deviné qu'elle en avait une à vendre. Mais qui peut redire notre étonnement, lorsqu'aux phrases préparatoires succéda le corps de l'entretien ? Feu roulant de questions ! L'une n'attendait pas l'autre ; et notre seule ressource était le peu de temps qu'on nous laissait pour répondre.

J'ai passé dans ma jeunesse plusieurs examens ennuyeux, comme ils sont tous ; aucun n'a été si peu préparé et néanmoins si bien réussi. Il y avait cependant des moments où je ne savais plus que dire ; mais ceci était encore une réminiscence d'autrefois. Ma femme se tenant sur la réserve, l'indiscrète personne se tournait vers moi, avec tous les dehors de la plus gracieuse urbanité. C'est ainsi qu'elle vint à bout de me faire passer, en une demi-heure, l'examen le plus brillant, sans fatigue ; quel talent ! Je me retirai abasourdi de l'effroyable capacité de madame Jaunet.

La convalescence passa comme le rhumatisme, et les relations devinrent réciproques. Alors nous revîmes, sous un autre aspect, l'indiscrétion en personne. Sous prétexte de s'intéresser à nous, à nos enfants, à notre fortune, à notre passé, à notre avenir, madame Jaunet ne perdait pas, dans le présent, une seule occasion de tirer de nous quelque chose. Ayant dans l'esprit plus d'étroitesse que nos voisins de l'Orient, elle descendait plus bas interrogeant nos domestiques, notre jardinier et jusqu'à nos fournisseurs. Nous ne pouvions bouger, agir en aucune façon, sans exciter la curiosité de notre propriétaire et celle de ses gens, car le dicton : *Tel maître, tel valet*, trouvait là son application. Tout ce monde, excepté M. Jaunet, avait gagné cette fièvre d'indiscrétion. L'excellent homme, qui ne l'avait pas gagnée, ne s'en portait pas mieux. Il blâmait visiblement sa femme dans ses investigations, faisant à haute voix le procès aux curieux, aux importuns et aux indiscrets. Quel trio ! Mais il avait affaire à trop forte partie, et ne voulant pas briser les vitres, il se contentait, si l'on peut ainsi parler, de souffrir ce qu'il ne pouvait empêcher. C'est le dernier des métiers ; moins on empêche et plus on souffre. Aussi M. Jaunet faisait-il peine à voir. Le fameux pont de Venise, au temps du Conseil des Dix, n'entendait pas pousser plus de soupirs que n'en poussait M. Jaunet ! Il avait, dans les moments d'abandon, ces épaules basses, ces coins de la bouche tombants, ces plis

au front, cet air accablé des gens qui n'en peuvent plus.

Tout se découvre tôt ou tard; c'est pourquoi il advint qu'un jour, en causant tous les quatre ensemble, comme si cela m'amusaient, on parla je ne sais à quel propos du lieu que nous habitions l'an passé, de la jolie maison de campagne que nous y avions louée, et par suite des propriétaires. Au nom terrible d'Azote, madame Jaunet nous montra son autre sourire. Je dis son autre parce qu'elle en avait reçu de la nature deux bien caractérisés. L'un, aussi banal que possible, servant à toute heure et par tous les temps; l'autre spontané, mais fort rare. Madame Jaunet se redressa d'un air presque coquet, malgré ses cinquante-neuf ans, — en a-t-on jamais soixante? — et dit avec une satisfaction marquée, peut-être un peu d'orgueil de race :

« Moi qui vous parle, je suis une demoiselle Azote. »

Non, un lapin, se trouvant nez à nez avec un furet, n'est pas plus attrapé que je ne le fus en face du plus joli sourire de madame Jaunet, née Azote ! Hélas ! effectivement elle était bien Azote par son sang, par ses instincts indiscrets. J'eus grand-peine à ne pas lancer à ma femme un regard qui eût trahi mon émotion. De son côté, tout en faisant bonne contenance, elle fut prise d'une toux nerveuse qui lui serrait la gorge... C'était le furet.

A partir de cette découverte nous n'eûmes plus qu'un désir : échapper à l'ennemi !

Une saison passa; c'était la saison des fleurs qui rend tout acceptable, tant elle mêle de charme à nos ennuis et à nos lassitudes. Vint l'automne : le délicieux cottage nous parut moins joli, parce que nous remarquions davantage la maison de madame Jaunet située à vingt mètres de la nôtre, et se montrant sans voiles depuis la chute des feuilles. L'hiver acheva de tout gâter en jetant sur notre nouvelle déception son lourd manteau de frimas, et nous eûmes bien juste la patience d'attendre la fin de notre année de location pour fuir l'Occident.

Madame Jaunet, née Azote, continua de peser sur nous par tous les moyens à sa disposition. Elle avait une adresse à nulle autre pareille pour questionner, pour deviner, procédant avec ordre, et se servant de mille ressources féminines pour arriver à tout savoir, à nous ennuyer et à nous gêner autant que faire se pouvait. Elle n'appelait pas les choses par leur nom, et c'était grand dommage, car ce manque de rectitude dans le langage contribue à fausser le jugement. Ce que son mari nommait indiscrétion, elle, qui n'avait pas du français une connaissance suffisante, le qualifiait de badinage ou le prenait pour une marque de l'intérêt qu'elle nous portait, disait-elle. Comme elle se trompait ! Oui, c'est une indiscrétion de se coller à ses voisins jusqu'à leur ôter

toute liberté d'action; de vouloir, en dépit d'eux-mêmes, aller toujours au fond de leur pensée; de les poursuivre de questions sans pitié, sans miséricorde; de plaider le faux pour savoir le vrai; de leur emprunter sans cesse quelque chose : livres, journaux, musique, ustensiles de tout genre, et de ne pas prendre le plus grand soin de ces objets. C'est une indiscrétion de ne pas étudier, dans l'intention de s'y conformer, les goûts de ses voisins, de les contrarier à plaisir par ses importunités; de ne faire aucun cas de ce qui leur plaît ou leur déplaît; de ne tenir aucun compte de leurs insinuations; enfin de leur rendre l'air lourd et pesant... Madame Jaunet, née Azote, faisait tout cela. C'est pourquoi, ayant su qu'elle avait reçu au baptême le nom d'Opportune, nous nous passions l'innocente fantaisie de l'appeler, à huis-clos, Inopportune.

Une seconde fois, nous nous trouvâmes bien heureux de n'être que locataires; une seconde fois ma femme et la raison eurent les honneurs du triomphe; mais à nous trois nous ne savions plus de quel côté nous tourner. Il nous restait, il est vrai, deux points cardinaux. Madame Jaunet nous ayant fait part du mariage de deux cousines Azote, qui allaient habiter dans un rayon de quelques lieues au sud de Paris, nous nous sentîmes attirés vers le nord comme deux vraies bousoles !

Je me mis en campagne avec rage. Je vis des maisons en quantité, mais toujours d'énormes inconvénients; point d'ombre, point de vue, point de champs aux alentours, rien de ce qu'il me fallait. Et puis je devenais exigeant; j'entendais ne pas avoir de voisins du tout, de peur qu'ils ne fussent, au quinzième ou seizième degré, parents des Azote.

Je courais tout le jour sur la ligne du Nord, lorgnant toute habitation champêtre à louer ou à vendre, et demandant toujours :

« A-t-on du voisinage ? »

On s'empressait de me répondre :

« Oui, monsieur, tout autour. »

Ciel ! J'en avais le frisson et m'enfuyais de toute la vitesse de mes jambes.

Cependant nous étions pressés, non-seulement par les neiges d'hiver tombées sur nos têtes — et qui n'ont pas fondu, — mais par le besoin de trouver un gîte, puisque la période Jaunet touchait à sa fin.

Je vis en pleine campagne, entre un bois et une rivière, une construction sans élégance, sans architecture; ni château, ni villa, ni cottage, ni chalet. C'était tout bonnement ce qu'on appelle une maison, juste assez grande pour y réunir nos enfants et quelques amis intimes. Enfin, la maison de Socrate que l'on critiquait pendant qu'il la faisait bâtir, parce que, de tout temps, on a critiqué. Je me trouvais ainsi avoir plusieurs affinités avec Socrate. Pauvre sage, il était à plaindre d'avoir pour compagne de son existence

cette madame Xantippe, dont la mauvaise humeur a passé à l'histoire ! Moi, du moins, je n'avais à considérer de mon habitation que les quatre murs, certain que ma femme me rendrait l'intérieur plaisant aux regards et au cœur. Cette maison dont je parle était loin de réaliser mon rêve en tous points, mais on n'avait pas de voisins ! La cour et le jardin nous protégeraient, l'un en avant, l'autre en arrière ; un mur d'enceinte, une porte solide et fermant bien, du silence, de l'espace, un air pur, voilà ce qui fit renaitre en moi ces transports de l'acquéreur tardif qui, au déclin de l'âge, s'installe avec complaisance en attendant le grand déménagement. C'est égal, tous les âges sont bons à qui sait s'en servir. La vieille ne manque pas d'un certain charme, et ceux qui en disent du mal sont tous vieux garçons ou vieilles filles, ou bien ont épousé une fort arrière-petite-cousine de Xantippe, sinon quelque malencontreuse demoiselle alliée aux Azote !

Moi, j'aime ma vieillesse parce que ma vieillesse est vaillante, entourée, occupée ; qu'il y a place au coin de mon feu pour ma femme, mes enfants, l'étude et l'amitié.

Donc, je me décidai à louer la maison isolée. Ma femme approuvait, tout en trouvant ma découverte assez laide, et se chargeait de passer le reste de sa vie à embellir ma demeure et à me rendre heureux. Moi qui sais que tout est possible à une femme de bonne humeur, je repris sous main la réédification de mon château en Espagne ; et je m'abandonnai, comme dans ma jeunesse, aux rêves les plus vaporeux : planter mes choux et faucher ma luzerne !...

III

ELLE EST EN OR !

Ce n'est pas ma maison, oh ! non. Elle est en pierres comme les autres. Dès que nous y fûmes installés, à titre de locataires, toujours par prudence, nous commençâmes à la trouver moins laide ; c'est le propre des caractères heureux.

Au bout de trois ou quatre mois, nous étant bien assurés que les curieux, les indiscrets et les importuns n'habitaient pas cette contrée fortunée, nous fûmes saisis d'une fièvre d'acquéreurs pressés, qui ne nous laissa plus une heure de repos. On fait, qu'aurions-nous attendu ? Pourquoi tarder encore à nous installer définitivement ?

Par une belle matinée de juin, où les oiseaux chantaient sous le feuillage, un notaire fut appelé, un acte fut signé, une somme versée, et tout fut dit.

Le lendemain commença la véritable installation, dont les autres n'avaient été qu'un simulacre. On ne parla plus d'autre chose ; on combinait, on calculait, on faisait son devis ; c'est à la fois le plaisir et le tourment de l'acquéreur. On

se plaint, on dit qu'on est fatigué, qu'on ne sait comment faire, et que, pour finir, on se ruine. N'importe, on n'en est pas moins enchanté ! La preuve, c'est que le monde croulant, on prendrait encore des mesures pour faire cadrer ensemble les objets dont on veut s'entourer.

C'est avec soin qu'on tire parti de tous les petits coins, éclairés ou obscurs ; c'est avec un entraînement surprenant qu'on enfonce des clous de tous côtés, pour suspendre tout ce qui vous tombe sous la main et qui mérite d'être pendu ; c'est avec amour qu'on cherche une place pour chacun de ses vieux souvenirs. Il y en a qui vous ont suivi toute la vie ; ceux-là ont droit de cité, ils font partie de votre horizon, et quand vous ne voyez plus ce tableau, ce portrait, vous croyez avoir quitté votre pays. Le cœur, quand il a vécu longtemps, ressemble à un ossuaire où se sont immobilisés les sentiments de tous les âges, dont l'homme n'a oublié ni les noms, ni les joies, ni surtout les tristesses. Il aime à s'entourer des images de ce qui n'est plus visible qu'à sa pensée. De là la jouissance qu'il trouve dans sa maison et dans sa chambre.

Ma femme et moi, nous fîmes en une seule saison des prodiges d'activité. Elle rêvait de son installation la nuit, et moi le jour, ayant toujours été dormeur. Nous meublâmes notre maison du bas en haut, et le mieux possible. Un célibataire eût plaisanté de nos soins minutieux et des fatigues que nous nous imposions pour que tout fût à sa place, de bon goût, commode et durable. Vieux garçons ! vous ne savez pas que nous restons toujours jeunes par ces fibres du cœur qui nous lient à nos enfants ? On n'aura pas le temps, c'est vrai, d'user ces meubles, ces rideaux, cet ensemble si bien approprié aux besoins d'une vie aisée ; mais on leur laissera le tout, et en fermant les yeux on leur aura encore fait du bien.

Nos enfants, c'est la continuation de nous-mêmes, et tout ce que nous faisons a deux mobiles : nous et eux, eux surtout ; nous qui allons toucher la rive où l'homme se réveille complètement, s'achève et s'abîme en Dieu ; eux qui vont naviguer encore un peu de temps, et que suivront ceux qu'ils appelleront à leur tour : *nos enfants*.

Malheur à qui, par paresse d'esprit ou somnolence de cœur, a choisi exprès d'être *seul*, non par nécessité, non pour se dévouer aux autels ou à la charité, mais pour s'éviter les grands soucis de la famille ! A ceux-là, aux limites de l'âge, rien n'adoucirait la perte des biens de la terre, que nous aimons n'en connaissant pas d'autres. Ils ont moins dépensé de courage, de patience, de force... Triste économie qui vous conduit à l'isolement moral et qui vous empêche de dire : « Je laisserai tout à mes enfants et à mes petits-enfants ; ils seront plus à l'aise pour faire le voyage..... » Ce sont les douces paroles que nous nous répétons sans frayeur, sans amertume. Oh !

nous aimons bien mieux nous être fatigués ! Le repos sans enfants nous serait lassitude ; la fortune sans enfants nous serait pauvreté.

Qu'on se figure la joie d'un bon ménage, d'un vieux ménage, — ce sont encore les meilleurs, — qui voit arriver ses filles, ses gendres et leurs tribus respectives, et qui leur fait pour la première fois les honneurs de ce foyer paternel si longtemps convoité, si péniblement acheté. Ce foyer restera à l'un d'eux, comme un joyau de famille qu'on se passe de main en main et dont on ne se déferait que par une nécessité qu'on appellerait malheur.

Les vieux ménages ont leur coquetterie comme les jeunes ; nous avions la nôtre : nous voulions que tout fût agréable aux yeux de nos enfants. C'est pourquoi il fut décidé qu'on ne pendrait la crémaillère qu'au bout de six semaines, et que jusqu'à ce jour, destiné à l'immortalité, nul ne serait témoin de nos tours et détours, de nos marches et contre-marches. Nous voulions les surprendre et les amuser ; ils s'y prêtèrent, tout en se fâchant pour rire.

Qu'on ne dise pas que les acquéreurs sont des gens oisifs. Que de pas nous fîmes en six semaines ! Quelle dépense de raisonnement, de prévision ! Que de combinaisons en général, sans parler de mes projets personnels ; car tout en faisant dans mon petit royaume ce que Louis XIV fit en grand dans le sien, — encore un point de contact ! — tout en ordonnant, réglant, décidant, non sans un peu d'omnipotence, je lorgnais mon champ de luzerne que l'on apercevait du salon ! Ce champ me donnait des distractions, et ma femme me grondait quand j'enfonçais un clou trop haut, trop bas ou de travers. — « Tu penses à ta luzerne !... » Ce mot sévère me rappelait à mon devoir, et j'y revenais comme revient à son *De viris* l'écolier qu'une mouche eût intéressé davantage.

Faucher ma luzerne, l'étendre, la faner, la mettre en bottes, la rentrer, la faire manger à notre vache, c'était le couronnement de mon château en Espagne !

Les derniers rideaux posés, nous vîmes accourir nos deux filles, joyeuses, souriantes, accompagnées de leurs maris et suivies de leurs enfants. O joie suprême des campagnards ! On leur fit voir la cave, le bûcher et ainsi de suite, jusqu'à faite, sans qu'ils conservassent la faculté de fermer les yeux une seconde. Regarde ! regarde ! Ce mot fut dit cent fois, et nos enfants se montraient enchantés, parce que nous étions bien contents. Ils trouvèrent tout à leur goût.

Assurément, notre maison ne pose point pour l'élégance ; on n'y cherche ni lambris dorés, ni glaces de Venise, ni tableaux des grands maîtres ; on y trouve sans le chercher tout l'amour de deux cœurs qui demandent bien peu et veulent donner toujours, ou présents ou absents. On y

trouve encore une aisance frugale, une bonhomie sans pareille, une entière liberté d'action, un air sain, des livres bien choisis, du silence sous le ombrages, et juste en face des grands arbres un clocher qui vous convie à la prière, et vous remplit l'âme d'une telle espérance qu'on peut même, sans mourir de tristesse, envisager l'adieu qui préparera l'éternel revoir.

Famille du chrétien, que tes rencontres sont belles, que tes hasards divins répondent bien aux besoins de mon âme ! Ceux qui te renient et voudraient te détruire n'ont donc jamais senti la force de tes liens ? Ils ne savent donc pas que nos larmes versées sont payées, même sur la terre, par le sourire de nos enfants, et que si la plus grande de toutes les douleurs, parce qu'elle est la plus inattendue, venait à nous toucher, nous garderions du moins un espoir, dont l'infinie bonté fait une certitude. Oh ! non ! ce n'est pas pour le temps que de telles chaînes sont rivées ! Au ciel on se reconnaîtra, et la famille, trinité comme Dieu, existera encore.

Cette première journée que nos enfants passèrent avec nous à la campagne fut bien belle et bien joyeuse. Chacun, bornant ses désirs au possible et au présent, ce qui est un acte de sagesse, chacun trouva ce qu'il lui fallait et nous le dit avec grâce. Les plus contents furent encore les plus jeunes, parce qu'il y avait là une balançoire et un petit âne. On se balança pendant des heures, on fit trois ou quatre fois le tour du jardin sur le dos du pauvre animal, et il fut bien convenu que chez bon papa on s'amuserait toujours.

Notre récompense fut la promesse de venir chaque dimanche, tantôt les uns, tantôt les autres, nous réjouir, en partageant notre tranquille bonheur. Nous demandâmes aussi qu'on nous laissât de temps en temps un enfant, celui que l'on trouverait le plus pâle et qui paraîtrait le moins heureux ; nous nous chargerions de lui remettre vermillon aux joues et gaieté au cœur, en nous aidant de la balançoire et du petit âne. Toutes ces conventions furent signées par un verre de vin de champagne. Un extra chez bonne maman, c'est un plaisir qu'on remarque et dont on se souvient. Diplomates, vos traités se signent autrement, mais sont bientôt violés. Entre nous, c'est le cœur qui consent de part et d'autre, et nos traités ne se sont pas encore rompus.

Cette crémaillère fut donc pendue aussi gaïement que possible. On mangea de bon appétit, on s'amusa tout le long du repas, et au dessert un de nos gendres, dont l'œil est doux et franc, le sourire bon et la voix sympathique, nous chanta la *Maison*, de Nadaud :

C'est moins un bois qu'une charmille,
Plus un vallon qu'une hauteur ;
C'est chaste comme la famille,
Et calme comme le bonheur.

Oui, tout me charme et me pénètre
 Dans ce coin de terre et de ciel.
 Si j'étais fleur, j'y voudrais naître.
 Abeille, j'y ferais mon miel.

Rossignol, j'y serais fidèle
 Aux échos de ce site ombreux ;
 Et je nicherais, hironnelle,
 A l'angle de ce toit heureux.

Pourquoi ? Je m'en vais vous le dire,
 Et vous me donnerez raison :
 Ce site et ce toit que j'admire,
 C'est mon pays et ma maison.

Tous nous applaudîmes le chanteur et son à-propos délicat. Oui, notre maison nous plaît, et tout en n'attirant pas les yeux des étrangers, elle est belle aux yeux de ceux que nous aimons. Et puis, quel silence ! comme on est bien chez soi ! Point de construction à mi-côte, rien qui nous eût rappelé les indiscrets. Chat échaudé craignant l'eau froide, nous avions peur de nos voisins à une lieue à la ronde ; à peine osions-nous regarder derrière notre banc à l'église ! Mais nous fûmes bientôt rassurés. Je crois vraiment qu'il n'y a que des gens discrets sur la ligne du Nord !

Oui, ce jour dont je parle était bien beau, et l'on était bien joyeux en famille, au dessert. Cependant il me restait un gros souci, et personne ne me plaignait, pas même mes petits-enfants, qui riaient tout simplement quand bon papa avouait qu'un point obscur à l'horizon l'empêchait d'être tout à fait heureux. Quel point obscur ? Ah ! voilà la question !

Comme on avait voulu donner à notre première réunion l'aspect d'une petite fête, on avait préparé un surtout, composé de nos fleurs les plus jolies, et destiné à occuper au milieu de la table la place d'honneur. Au dessert, on posa cette fameuse corbeille avec le plus grand soin, et je crus voir entre les feuilles légères un objet brillant, que la main d'une fée aurait peut-être caché sous la mousse ?

Ne sachant que penser, je ne pensai rien du tout et demandai à ma femme le mot de l'énigme.

Une femme répond toujours. Elle sait presque tout et devine le reste. Pourtant bonne maman demeura silencieuse ; tous les yeux cherchèrent les siens, et toute la force de mes lunettes, qui sont excellentes, ne put me faire arriver au fond de ces regards charmants qui se croisaient et se parlaient. Vraiment j'ai compris en ce moment l'attrait du fruit défendu. J'avais l'air d'être le plus heureux des hommes et je ne l'étais pas, parce qu'on me cachait quelque chose. Ce je ne sais quoi sous la mousse me préoccupait plus que tout le reste. Je ne jouissais de rien depuis que je ne jouissais pas de tout. Quel esprit mal fait, dites-vous ? C'est le mien, hélas !

Un point mystérieux, c'est toujours joie ou souffrance ; et il nous est naturel d'aller au de-

vant de ce qui nous apparaît dans l'ombre. On ferait une dissertation philosophique sur ce sujet ; je préfère avouer naïvement que, intrigué au dernier point par ce qui brillait sous la mousse et par tous ces malins sourires, je pris le parti d'avancer la main, de toucher l'objet entrevu, de le regarder de près... Ma pauvre femme ! tu voulais donc ajouter quelque chose à ce calme bonheur dont parlait Nadaud ? Ce que tu as voulu s'est fait.

Cette joie que tu m'as donnée ne m'était pas nécessaire ; mais je n'en ai pas moins l'esprit ragaillard dans ma verte vieillesse. Hélas ! aux heures pénibles de ma vie — qui n'en a pas eu ? — je voyais se presser une ombre, un aérien fantôme qui, je le croyais, eût soulagé cette partie de moi-même qu'un rien distrairait ; mais lié par le plus solennel des serments, je repoussais loyalement ce fantôme, et je demeurais fidèle comme le rossignol de Nadaud. En ce jour, presque au terme du voyage, l'ombre aimée m'apparaissait encore, mais évoquée par la douce puissance qui jadis l'avait considérée comme une rivale, et l'avait détestée et vaincue ! Je m'étais soumis, et jamais une indigne faiblesse n'avait cherché sous les cendres quelques restes de la victime.

Mais ma femme ! Quelle bonté ! quelle aimable attention ! Elle avait caché sous les feuilles... quoi donc ?... la plus jolie, la plus élégante, la plus fine de toutes les tabatières ! Elle est en or ! le tabac qu'elle contient répand un suave parfum ! Ah ! Baucis ! ton Philémon ne désire plus rien, puisqu'il a reçu de toi la seule joie qui parfois lui manquait. Tout est bien ; il ne nous reste plus qu'à devenir chêne et tilleul... le plus tard possible !

Il y eut, au moment où ma tabatière parut dans son éclat, une explosion de rires et d'applaudissements. Elle est si belle !... un vrai bijou ! Pendant que je l'admirais, la tournant et retournant entre mes doigts, j'entendis une voix d'homme dans le vestibule.

« Qui est là ? »

— C'est le jardinier, monsieur.

— Que veut-il ?

— Il désirerait parler à monsieur ; mais comme on est encore à table, il reviendra plus tard.

— Faites le entrer, nous sommes en famille. Qu'y a-t-il, père Thibaut ?

— Excusez, messieurs et dames, la compagnie, c'est que ça presse.

— Quoi donc ?

— Monsieur, faudrait faucher la luzerne.

— Dès demain on s'y mettra, Thibaut, et je serai des vôtres. »

Le brave homme se retira, je dis à ma femme et à mes enfants :

« Il est bâti, mon château en Espagne ! Et comptant un à un mes bonheurs, je les résumai tous dans ma première prise de tabac. »

M^{me} DE STOLZ.

LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

JOURNAL DE CHRISTINE

Val Saint-Jean, octobre 18...

Je demande peu de chose à la vie, mais ce peu, Dieu ne me l'accorde pas toujours ; je demande la paix, et cette paix est souvent troublée. Que faut-il pour cela ? Rien, presque rien, un nom, une ombre du passé qui se projette sur mon chemin ; je la vois, elle m'agite, et je m'en veux à moi-même d'une si incurable, d'une si déplorable faiblesse. Hier soir, le notaire, qui se trouve être un ancien condisciple d'Édouard, est venu nous voir, et après quelques banalités, la pluie, le beau temps, les santé, il dit en riant de son gros rire :

« J'ai vu un revenant ce matin ! d'Anzac est dans le pays ! »

— Vraiment ? répondit Édouard ; je le croyais fixé, rivé à Paris.

— Sans doute, sans doute ; il ne revient pas habiter sa jolie villa ; il vient muni d'une procuration de madame Lanfrand, sa belle-mère, pour faire vendre les arbres, beaux ormes, superbes ormes ! qui croissent sur sa grande propriété de Desvres, et de plus, pour se défaire, si l'on trouve amateur, de la belle maison bâtie à si grands frais par M. Lanfrand. Il est venu causer avec moi de toutes ces affaires.

— Cela annonce des besoins d'argent, dit Édouard.

— Je ne sais, répondit le notaire avec discrétion ; la vie de Paris coûte fort cher, peut-être madame Lanfrand veut-elle augmenter ses revenus par des placements avantageux : grand bien lui fasse ! A mon avis, rien ne vaut la terre... Et puis, cette existence des grandes villes vous vieillit un homme ! D'Anzac est maigri, affaibli ; il a encore sa belle tournure et son grand air, mais la jeunesse s'en va... Il m'a montré la photographie de son héritier...

— Joli ? demanda Henriette.

— Joli, délicieux ! un petit prince ; mais c'est égal, si ce charmant bambin était élevé chez nous, il aurait des joues plus pleines et des mains moins fluettes. »

La tête baissée, j'écoutais. Le notaire, qui aime à parler, reprit :

« Du reste, ces Parisiens brûlent la chandelle par les deux bouts ; ils s'amuse divinement ; nous n'avons pas idée de cela, nous autres, et

nous ne nous en portons pas plus mal. Mon confrère de Confolens a passé quinze jours de vacances à Paris, il y a entendu parler des d'Anzac. Madame Gontran est citée, paraît-il, parmi les élégantes et les belles ; ils vivent dans le grand monde, et madame Lanfrand, cœur toujours jeune, ne se prive d'aucun plaisir. Elle et sa fille sont inséparables, comme vos deux perruches, sans comparaison, madame... Si j'étais à la place du mari, cela m'ennuierait parfaitement. Quant à la dépense, je pense qu'elle doit être effrayante. Bref, je crois que ce cher d'Anzac, malgré de si brillantes apparences, est plus à plaindre qu'à envier. Tout ce qui reluit n'est pas or... »

Il parla longtemps avec cette façon vulgaire qui lui est propre ; d'ordinaire, je l'écoute peu, tout juste assez pour lui répondre lorsque la politesse l'exige ; mais cette fois-ci, j'étais suspendue à sa parole... Elle pénétrait dans mon cœur et elle confirmait ce que j'avais toujours craint : le malheur de monsieur d'Anzac. En lui rendant sa parole, j'ai immolé mes plus chères espérances ; je l'ai fait avec une joie amère, et j'apprends aujourd'hui que mon sacrifice est inutile. Le bonheur de celui que je considérerai toujours comme un ami et un frère eût consolé ma solitude ; son malheur y jette une angoisse permanente...

Suis-je vraie avec moi-même ? je crains que non... Je me souviens que lorsqu'on nous a dépeint l'intérieur de Blanche et de son mari, leur union tendre, leur belle et brillante existence, j'ai souffert d'un envieux chagrin... Pardonnez, mon Dieu ! pardonnez à ma folie, à ces criminels regrets de ce qui ne fut pas, de ce qui ne devait pas être ; changez mon cœur... je veux aimer Blanche et prier beaucoup pour elle... afin que toutes les grâces qui font les saintes épouses lui soient accordées ; qu'elle soit bénie en tout et toujours, qu'elle répande la joie autour d'elle et que son cher enfant soit un lien indestructible entre son mari et elle... Je prierai tous les jours à cette intention... pour Blanche, comme si elle était ma sœur... et pour son fils.

Val Saint-Jean, décembre 18...

La sainte paix de l'Avent se répand en moi ; je ressens le calme de l'hiver ; la nature sommeille : un pâle soleil éclaire pendant quelques heures les arbres dépouillés ; les sommets lointains des montagnes sont noyés dans une brume violette

la Charente coule à pleins bords; dans les champs, les laboureurs profitent d'un dernier beau jour et suivent la charrue; elle ouvre la terre brune d'où s'élève une légère buée; le bœuf qui traîne la charrue et le paysan qui la guide ont l'air aussi tranquille, aussi pensif l'un que l'autre, tout respire la paix au dehors, et dans ma chambre, ma cellule, le calme règne aussi: la petite flamme du foyer, les roses de Noël sur la cheminée, mes bons chers livres sur la table, mon ouvrage dans sa corbeille, le portrait de ma mère, de mon père, les cheveux du bien-aimé général suspendus au chevet de mon lit, près du crucifix et de la *Mère admirable*, tout est doux autour de moi; la fête qui s'approche, fête des âmes simples, des âmes qui n'ont pas grande joie sur la terre, me donne une sorte de sérénité. J'aime à contempler ces mystères de l'Avent, ce mystère de Noël; il est salubre au cœur de se reposer à Nazareth et à Bethléem, loin du monde, dans l'oubli des hommes, et de voir ce que le Désiré des Nations a voulu pour son partage. Est-ce la richesse, la gloire ou les affections, ces trois folies qui trompent le pauvre cœur humain? Il a voulu la souffrance et le délaissement, la persécution et la croix. — Il choisit ici-bas la pauvreté la plus entière, les humiliations les plus profondes et le détachement le plus absolu. Cela confond l'esprit et repose le cœur. Et puis quelle douce lumière la Crèche projette sur les pauvres! ils sont les amis et les semblables de Jésus-Christ! Allons, prenons l'aiguille pour eux... et réjouissons-les pour que Jésus nous console. Je pense à ma pauvre Henriette qui, tous les hivers, malgré la douceur de notre climat, s'alarme pour la santé d'Édouard. Que Dieu les garde l'un à l'autre!

MADAME DE VALZAY A GONTRAN

Port-Saïd, janvier 18...

Mon bon frère,

Tu me négliges un peu et surtout tu m'inquiètes: que fais-tu? que deviens-tu? Je ne puis m'empêcher de penser que tu n'es pas parfaitement content; ton âme, aux heures heureuses, aimerait à s'épancher, mais le chagrin, je le sais, te replie sur toi-même, et alors, même à ta meilleure amie, tu ne veux pas montrer le point qui te fait souffrir. Mon cher enfant, mon cher Gontran, puis-je essayer de deviner ce qui t'ennuie et t'afflige? N'est-ce pas ce séjour que tu redoutais, ce Paris que tu voyais d'un œil clairvoyant avec ses dangers, sa frivolité, son luxe et ses abîmes? Le goût de ta femme pour le monde te rend la vie pesante, la présence de ta belle-mère t'excède. Mais, pauvre ami! le mal est fait, la situation acceptée, il faut maintenant en tirer le meilleur parti possible, et user envers Blanche d'une autorité mêlée de beaucoup de douceur. Il est deux points qui n'admettent pas de faibles-

ses: les mauvaises relations et l'excès des dépenses; l'honneur et le repos de la vie sont en jeu dans ces deux occurrences; sois ferme, défends la réputation de ta femme contre son ignorance et sa légèreté, défends la fortune de ton fils contre les fantaisies et les caprices qui l'émietteraient. Mais, pour le reste, sois bon, sois indulgent et généreux. Tu n'as pas été pour Blanche le guide sérieux et ferme qu'il eût fallu à sa jeunesse; ne la punis pas de ta propre faiblesse, ménage-la, et tâche d'obtenir par l'affection ce que la réflexion aurait dû commander. Ne la butte pas; tu comprends ce français, je pense; qu'elle ne tienne pas à ses idées, à ses projets, à ses vœux, en raison même de la contradiction qu'ils lui auraient fait essuyer. Dégage-la doucement, si tu le peux, et ramène-la vers ce qu'elle aime de préférence à tout, votre enfant et toi. Quant à ta belle-mère, traite-la avec égards, mais si tu le peux, éloigne-toi d'elle; toujours j'ai craint son influence pour ton bonheur; je me méfie des mères camarades, égales, compagnes de leurs filles; bientôt, peut-être, elles seraient des complices: je me méfie de toutes les femmes qui restent trop longtemps jeunes, qui ne voient dans la vie qu'un long jour de grosse joie, et qui sont devenues sourdes, à force de tapage, à la voix intérieure qui blâme, avertit et juge au fond du cœur.

Tu vois, ton long silence me fait faire bien des conjectures, et je te fais part des réflexions qu'elles ont enfantées. Peut-être tout ce verbiage est-il oiseux et inutile, peut-être es-tu satisfait, doucement occupé et prêt à m'écrire pour me dire: *all right!* peut-être es-tu souffrant, ou bien ton cher petit Marcel... Je ne sais que penser, cher frère et ami, mais je sais que je t'aime du fond du cœur et que je prie incessamment pour toi. Adieu. Adieu!

Ta sœur dévouée,
MARGUERITE.

GONTRAN A SA SŒUR

Paris, janvier 18...

Chère sœur,

Tu ne me grondes pas, tu en aurais bien le droit pourtant; tu me donnes de sages conseils, tu t'intéresses à moi, tu m'aimes toujours; tu ne sais pas à quel point ta lettre a réchauffé mon cœur. Il s'éteint, il se glace dans l'air factice où il est censé vivre... Me trompé-je, ma sœur? N'avais-je pas reçu du ciel quelques-unes de ces qualités, n'avais-je pas au fond de mon être ces aspirations qui font les maris affectueux, les pères tendres? N'avais-je pas un esprit disposé à l'étude? Mon âme, revenue des premiers égarements de la jeunesse, n'avait-elle pas soif de vérité, et les croyances qui ont satisfait tant d'éminents esprits lui seraient-elles restées indifférentes! Où sont ces promesses que l'avenir sem-

blait me garder? où sont les neiges d'antan? Je dissipe ma vie, je ne fais rien, je ne suis rien, pas même un bon mari, quoique j'aime ma femme; pas même un bon père, quoique je sois fou de mon enfant; je vis d'une manière stupide, sans devoir et sans travail, et d'une manière ridicule, puisque je comprends ma faute et que je n'y remédie pas.

Tu me donnes, sur ma position que tu as devinée, des avis excellents, j'y reconnais l'indulgente maturité de ton esprit; mais, Marguerite, il est trop tard! c'est le mot des révolutions politiques et domestiques. Trop tard! J'ai abdiqué la juste autorité que je pouvais exercer sur ma femme; les rênes sont tombées de mes mains, je ne puis les ressaisir, et le charmant coursier qui conduit notre équipage nous traîne où?... aux abîmes peut-être... Je le vois, j'en gémis, et j'échoue dans tous les efforts que je fais pour reconquérir un peu de pouvoir, pour obtenir de Blanche un peu d'obéissance. Tu me diras : Sois homme! sois fort! Ma sœur, le jour où je serai fort, où je triompherai de ma faiblesse, ce jour-là bien des nœuds seront brisés... est-ce souhaitable pour elle, pour moi, pour notre pauvre enfant?

J'avais renoncé à obtenir de Blanche une existence calme et sérieuse; je consentais aux relations mondaines, aux fêtes continuelles, à la vie hors de chez soi, vie de baladins et de bohémiens; je me soumettais à ces amusements qui m'excellent, à ces frivolités dont je suis saoul, à ce gaspillage de temps et d'argent qui m'apparaît comme l'idéal de la sottise humaine, mais je demandais à ma femme une chose bien simple, qu'elle ne s'éloignât pas de notre monde et des connaissances que nous avions choisies ensemble. Il paraît que c'était là une incroyable exigence : elle voyait tout un coin de Paris, faubourg Saint-Germain, faubourg Saint-Honoré : cela n'a pas suffi; la colonie a été appelée à la rescousse, et la voilà lancée à toute vapeur dans la bande cosmopolite, qui se permet tout, attendu qu'en France on est au cabaret, comme disait une de ces belles, venue de l'extrémité de l'Europe. C'est la fameuse princesse polonaise qui a introduit ma femme dans cette tribu exotique et excentrique. Ma pauvre Blanche n'avait pas besoin de cela : les folles parties de plaisir, les toilettes risquées, les propos hardis vont leur train; la paix de notre maison et la paix de mon âme sont profondément troublées; j'ai essayé de tout, les prières et les reproches, le vert et le sec, tout a échoué : elle veut s'amuser, s'amuser comme elle l'entend, avec qui elle s'entend, et elle s'étonne que je puisse blâmer une tendance si simple et si naturelle. Elle se moque de mon rigorisme et bientôt elle haïra mon intolérance. Sa mère la seconde de son mieux dans cette opposition à mes désirs et la pousse, avec une sorte de fureur, vers ces folies qui terniront notre nom, notre honneur, et engloutiront probablement

notre fortune. Je ne m'en soucierais guère de la fortune, n'était Marcel... Quel avenir je prévois pour lui!...

Le remède à tant de maux, me diras-tu? je n'ai pas encore le courage de le subir : une séparation, qui me rendrait à moi-même, me fait horreur; j'aime toujours ma femme, je l'aime en dépit de tout, elle est le bonheur et le malheur de ma vie, et je ne puis me résoudre à invoquer contre elle la force des lois. Je n'ai pas d'ailleurs de grief positif; elle n'est pas coupable d'imiter un exemple qui part, hélas! de ce qu'on nomme les sphères supérieures de la société. Son cœur est resté pur au milieu de cette fièvre de plaisirs, et parfois j'ai retrouvé ma Blanche, doucement aimante comme je l'ai vue jadis... alors, alors, ton pauvre frère ne sait pas résister, il s'attendrit et il autorise quelque étourderie de plus...

Plains-moi, Marguerite. Je me reporte parfois vers le passé, je pense à tes conseils, à tes désirs et à l'entraînement irrésistible qui m'a détourné d'une voie meilleure. Je suis allé dernièrement au Val Saint-Jean, ma belle-mère veut vendre les derniers biens-fonds et les convertir en obligations, étrangères aussi, bien entendu; muni de ses pouvoirs, j'ai mis en vente la maison paternelle de Blanche et j'ai pris langue pour le reste avec le notaire que tu connais; il a jassé comme à l'ordinaire, et après la chronique de tous ceux que j'ai connus, il a parlé de Christine. Elle n'est pas mariée, elle vit avec des parents qu'elle aimait beaucoup et qui habitent avec elle le vieux château; elle s'occupe des pauvres, elle fait du bien, et le notaire, mauvaise langue s'il en fut, n'a trouvé pour elle que des éloges sans restriction. Le bonheur, la sécurité, l'honneur étaient là, mais si le choix m'était encore offert, saurais-je préférer ce lot que tu ambitionnais pour moi? j'en doute.

Comment cette situation finira-t-elle? quelle issue? rester, c'est me condamner à descendre toujours; me séparer d'elle, c'est déchirer violemment mon âme... Si je n'avais pas de fils, j'aspirerais à mourir... c'est lâche ce que je dis là, mais si tu savais, Marguerite, combien je suis découragé de moi-même et des autres!

Adieu, ma bonne sœur; je te demanderais pardon de te fatiguer de mes peines si je ne connaissais ton inépuisable bonté! Adieu.

Ton frère, GONTRAN.

MADAME DE VALZAY A MADAME GONTRAN D'ANZAC.

Port-Saïd, février 18...

Chère petite sœur,

Nous nous écrivons rarement, mais je pense que nous sommes bien unies de cœur et d'affection; vous savez ma profonde amitié pour votre mari, elle s'étend, et largement, sur vous et sur Marcel. Les circonstances nous tiennent

éloignés les uns des autres, nous ne pouvons vivre d'une bonne vie d'intimité qui nous serait douce à tous, mais si la montagne ne peut venir à Mahomet, Mahomet ne pourrait-il venir à la montagne? en d'autres termes, je ne puis quitter l'Égypte, où me retiennent la santé et les affaires de mon fils, mais vous, libres tous deux, sans liens d'aucune sorte, pourquoi ne viendriez-vous passer au bord du Nil ces derniers mois d'hiver, si beaux ici, si tristes et si froids sous notre ciel de France? (Puisse-je le revoir, ce cher ciel nébuleux!) Vous savez que le voyage se fait facilement; vous seriez reçus, je le dis franchement, avec la plus tendre reconnaissance; nous vous ferions une bonne petite vie; vous verriez des choses nouvelles et merveilleuses : l'antique civilisation et la nouvelle industrie, les hypogées, les pyramides, les sphinx, les tombeaux, les momies, les statues de basalte de la vieille Égypte, et le canal qui a réuni deux mers et deux mondes; vous vous amuseriez autrement qu'à Paris, mais enfin, vous vous amuseriez, et puis, chère Blanche, vous donneriez à votre sœur, qui pourrait presque être votre maman, une joie inexprimable. Songez que depuis près de dix ans, je suis loin des miens, loin de mon pays, retenue par de chers devoirs, mais regrettant de chères affections, et que vous me procureriez un bonheur qui me fait pleurer d'avance, en me permettant d'embrasser mon frère, de vous connaître, chère sœur, et de voir enfin mon aimable neveu. Votre grand neveu serait très-fier de vous faire les honneurs de l'Égypte; il aime cette vieille terre qui lui a rendu la santé et qui est devenue pour lui une seconde patrie. Venez, chère amie, comblons nos vœux; je charge Gontran de plaider ma cause, je le charge aussi de vous embrasser tendrement pour

Votre sœur et amie,
MARGUERITE DE VALZAY.

BLANCHE A MADAME DE VALZAY.

Paris, mars 18...

Ma chère sœur,

Vous êtes bien aimable d'avoir bien voulu penser à nous pour une si bonne partie; j'aimerais assez les voyages, mais la mer me fait grand peur, et puis, nous sommes tellement enlacés à Paris par le réseau des relations, que je ne vois pas de longtemps le moyen de nous dépêtrer. Voyez : on ne peut quitter Paris au printemps, c'est la saison, comme disent les Anglais, le moment brillant, les courses, les dernières fêtes... j'ai promis quelques jours de villégiature à mon amie, la princesse Casimira, qui a une délicieuse propriété près de Genève; puis, viennent les bains de mer, nécessaires à Marcel; la saison de la chasse appellera Gontran en Normandie, je ferai peut-être une courte saison d'eaux à Caudebec, et alors viendra l'hiver. Vous voyez, ma sœur, que mon temps est consciencieusement employé.

Gardez-nous votre bonne volonté. Gontran, de son côté, vous dira nos regrets; je vous embrasse pour lui et pour Marcel, qui sait qu'il a une tante (sans calembour) en Égypte, et qui l'aime. C'est un charmant baby que je serai très-heureuse de vous présenter un jour. Adieu et mille amitiés.

BLANCHE D'ANZAC.

GONTRAN A SA SŒUR

Paris, juin 18...

Attends-moi, ma sœur, dans quelques jours je serai près de toi. Je veux m'éloigner de Blanche durant un certain laps de temps, je veux réfléchir en paix et recevoir les conseils de ta fidèle amitié. Je suis profondément mécontent de ma femme, elle m'a peiné et bravé. Je l'avais suppliée, elle m'avait promis; il était convenu entre nous qu'elle aurait décliné, sous un prétexte plausible, l'invitation de la princesse Casimira; j'avais, pour exiger cela, de trop bonnes raisons : la réputation de cette dame étrangère a souffert de si cruelles atteintes, que son voisinage seul était compromettant. J'avais toléré cette relation jadis, je ne pouvais, sans faiblesse, la supporter maintenant. Elle avait décliné, et Blanche y avait consenti, qu'elles se seraient réunies, fin mai, dans une maison qu'elle possède près du lac Léman; je crois même que ce projet est entré en ligne de compte lorsque Blanche a si cavalièrement refusé ta cordiale invitation, ma sœur; j'avais consenti à regret, mais enfin, j'avais consenti; lorsque j'eus connaissance de ces bruits qui touchaient à l'honneur et qui chaque jour allaient grandissant, je parlai sérieusement à ma femme; je lui représentai le tort irréparable que pouvait lui faire une semblable liaison; je parlai au nom de notre enfant, je raisonnai, je priai, et j'avais presque obtenu gain de cause, Blanche m'écoutait lorsque son mauvais génie et le mien, sa mère, entra tout à coup. Sa fille la mit au courant du sujet de l'entretien; elle se révolta :

« Vous n'avez donc jamais entendu l'air de la Calomnie ! s'écria-t-elle; mais c'est là, c'est là toute l'histoire. Et pourquoi calomnie-t-on la princesse, pourquoi l'accuse-t-on de tout, même d'espionnage, même d'être à la solde de la police russe, sinon parce qu'elle est trop charmante, trop supérieure, qu'elle dédaigne les hommes et qu'elle éclipe les femmes ! Et toi, Blanche, tu croirais à ces potins-là ? tu trahirais une amie, tu la dédaignerais au moment où elle a besoin de quelque appui, pour contenter le puritanisme de ton mari ! Ce serait avoir bien peu de caractère ! »

Ma femme l'écoutait, j'étais vaincu. Je dis vertement et derechef ma façon de penser, puis je quittai ces dames, les laissant convaincues que le rôle généreux, héroïque, était de leur côté, et que les remontrances maritales étaient ridicules au dernier chef.

Pendant deux jours, Blanche bouda; le troisième, je fus obligé d'aller à Évreux pour une affaire pressante qui regardait un de mes amis; j'y couchai, et je ne revins que le lendemain à minuit. J'eus une impression douloureuse en rentrant chez moi, pressentiment de ce qui m'attendait: je ne trouvai personne; j'avais ouvert avec mon passe-partout, j'entrai dans la chambre de ma femme, elle était déserte, le lit n'était pas défait, je sonnai vivement; la vieille lingère arriva:

— Où est madame? dis-je.

J'espérais qu'elle allait me dire que ma femme était chez une de ses amies, en soirée, en fête... Elle me regarda d'un air surpris:

« Monsieur le sait bien, dit-elle; madame est partie pour Genève avec mademoiselle Irma, elle a emporté toutes ses toilettes.

— Et mon fils?

— M. Marcel dort sans doute.

— Et Sarah?

— Sarah! eh bien! Monsieur, Sarah est avec le valet de chambre et le chef, en partie de plaisir; ils sont tous au bal... à la Closerie des Lilas, je crois... Monsieur sait bien que je ne fréquente pas ces endroits-là!...

— Et Marcel est seul?

— Mon Dieu! monsieur, il est souvent seul, le pauvre petit; quand monsieur et madame vont dans le monde, le petit chéri dort tout seul dans sa chambre... »

J'entrai dans cette chambre, elle était en désordre: les vêtements de la servante, dépoüllés

pour endosser sa livrée de fête, couvraient les chaises et le pied du lit de mon fils. Il dormait paisiblement... les bons anges de Dieu l'avaient gardé... Pourtant, un mal subit, une indisposition, un accident, et il pouvait périr sans qu'on vint à son secours. Sa mère file sur Genève, et sa gouvernante se divertit... Je rentraï dans ma chambre sombre et solitaire. Mon parti était pris. J'ordonnai à la lingère de faire ma malle, et d'y placer avec mon linge et mes vêtements toute la toilette de l'enfant. Je t'écris, ma sœur, je vais écrire à ma femme, et à sept heures du matin, je prends avec Marcel l'express de Lyon. Avant peu nous serons près de toi. Cette pensée est la seule éclaircie de l'avenir. A bientôt et à toujours.

GONTRAN.

GONTRAN A BLANCHE

Paris, juin... 3 heures du matin.

Je rentre d'Évreux, vous êtes partie, je trouve ma maison vide et mon enfant abandonné. Vous m'avez bravé et désobéi; vous avez manqué à vos devoirs de mère et d'épouse. Je pars à mon tour pour l'Égypte, et j'emmène Marcel. Vous pourrez m'écrire chez ma sœur, à Port-Saïd. Adieu, Blanche, vous m'avez fait beaucoup de mal... et pourtant, si vous le vouliez, l'avenir pourrait être meilleur que le passé! Adieu.

GONTRAN.

M. B.

(La suite au prochain numéro.)

UN IDÉAL

Que c'est embarrassant!

Si j'avoue franchement qu'on s'y ennue à périr, le propriétaire de ces eaux-là m'attaquera en diffamation...

Si j'oublie volontairement de dire qu'on y bâille à « bouche que veux-tu », les baigneurs, attirés là par mes descriptions peut-être, m'accuseront de les avoir fourvoyés...

Que c'est embarrassant!

Une inspiration: si je ne les nommais pas? Eh! mon Dieu, oui, c'est aussi simple que cela. Le tout était de s'en aviser.

J'annoncerai donc, sans plus de noms propres,

que c'est une petite ville d'eaux. Une ville? est-ce bien exact?... Réflexion faite... non; c'est un village. Les uns en disent beaucoup de bien, les autres beaucoup de mal, et tous ont raison, car il mérite « et cet excès d'honneur et cette indignité. »

Ses inconvénients éloignent les élégants, les merveilleuses et les gens qui ne demandent que du plaisir à une station thermale.

Ses avantages attirent les vrais malades, les individus de mœurs tranquilles et d'habitudes simples, les familles bourgeoises du pays que les longs voyages effraieraient. Elles y arrivent en

grand nombre; jugez-en : il s'est trouvé cette année jusqu'à trente personnes réunies à la première table de l'établissement !

Maintenant ce village perche-t-il dans les Pyrénées ou dans les Alpes ? Émaille-t-il de ses maisons agrestes une plaine ensoleillée ? Son nom se termine-t-il en *ac*, en *ville* ou en *court* ? Vous ne le saurez point. Si bon vous semble, cherchez-le « du couchant à l'aurore, du sud à l'aquilon, » je ne vous servirai pas de guide.

Elles y étaient venues sans mon aide, les quelques personnes qui, par une brûlante après-midi de juillet, cherchaient une ombre illusoire sous le toit de la chaumière. On nommait ainsi un immense parasol de paille planté sur quelques pieux de chêne, dépendance de luxe de l'établissement thermal, hangar ouvert à tous les vents, inondé de soleil et meublé de chaises de fer dont les pieds s'enfonçaient dans une couche de sable et de galets. De là on ne perdait pas une seule des fausses notes que faisaient, au piano du salon, quelques pensionnaires trop sûres d'elles-mêmes; on entrevoyait les allées et venues des marmions par la cuisine, et le scintillement des cuivres accrochés aux murailles; on assistait au débarquement des goutteux, des paralytiques et des éclopés dans la grande cour; et l'on ne perdait pas de vue les ébats mélancoliques des poissons rouges qui blanchissaient dans un bassin d'eau trouble. A quelques pas, un jeu de tonneau groupait ses fanatiques; une escarpolette et un « pas de géant » attiraient les agiles; une salle de billard en miniature retentissait du choc des billes sonores, et le bruit des discussions s'engouffrait dans la chaumière avec le parfum des cigares et les odeurs de cuisine.

C'était vraiment un lieu de délices.

Ainsi en jugeaient apparemment quelques dames d'un âge mûr, rangées en cercle autour du pilier central :

L'une, dont les cheveux teints tranchaient durement sur un front flétri, arborait pour la première fois un bonnet Pompadour qui manquait son effet sur ce chef vénérable; ses doigts ridés, couverts de bagues, enfonçaient à tort et à travers une aiguille hésitante dans une tapisserie, dont ses yeux fatigués voyaient les fils en double. Mais madame de Jasmac eût avoué son âge en portant des lunettes... Horreur ! L'autre effilait des chiffons de soie rose d'un air aussi désespéré que si elle eût en même temps ancanti la trame de sa propre vie : évidemment madame Landais voyait en elle-même une intéressante victime de l'incessable fatalité; ses longues boucles défrisées flottaient pareilles aux ramures du saule pleureur; ses yeux levés au ciel semblaient le prendre à témoin des injustices du sort; son nez étroit se prolongeait démesurément comme un point d'exclamation; et sa bouche aux lèvres minces paraissait retenir un sanglot dans ses fréquentes contractions. Si madame Landais possédait une

voiture, assurément cette voiture avait la coupe et les allures d'un catafalque.

Madame Uriel étalait franchement ses cheveux gris, et ses yeux d'un bleu vif n'exprimaient absolument rien d'élégiaque : des joues rondes et colorées, des lèvres un peu fortes au sourire franc, un embonpoint de matrone attestaient en elle bonne humeur et bonne santé. L'épreuve cependant ne l'avait pas épargnée... mais, moitié par confiance en Dieu, moitié par insouciance naturelle, elle avait assez allègrement porté son fardeau, sans se révolter contre le présent ni s'effrayer de l'avenir.

Tandis que madame de Jasmac se piquait les doigts, comptant sur les séductions de son bonnet rose et bleu; tandis que madame Landais noyait ses regards éplorés dans l'espace immense... borné par la petite salle de billard; tandis que madame Uriel tricotait une brassière pour un enfant pauvre, en songeant que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, M. Rouvière annonçait consciencieusement, sous prétexte de lire le journal à ces dames.

C'était un propriétaire des environs, gros mangeur, beau buveur et joueur détestable, orné d'une foule de talents de société : il imitait à s'y méprendre le chien et le chat, faisait des tours de cartes et rééditait de vieux calembours revus et corrigés par lui-même; aussi se croyait-il indispensable au bonheur d'autrui, ce qui le poussait à se dépenser avec une prodigalité désespérante pour ses prétendus obligés.

Ce jour-là, le premier Paris était ennuyeux : politique de détails et de taquineries.

« Passons au feuilleton ! demanda madame Jasmac; il me tarde infiniment de voir si Anatole et Amédée se disputeront Zéline à coups d'épée.

— Le feuilleton ?... inconnu au bataillon ! répondit le lecteur, qui, ayant fait partie de la garde nationale de son endroit, retrouvait parfois des réminiscences de corps de garde.

— Comment ! pas de feuilleton aujourd'hui ? Que c'est contrariant ! Ces journalistes n'en font pas d'autres.

— Hélas ! gémit la dame aux boucles désolées, les œuvres les plus poignantes des romanciers sont à peine une pâle copie des drames que déroule incessamment la vie réelle... Faites-vous lire les faits divers et vous verrez ! »

M. Rouvière en était au troisième assassinat, au quatrième incendie, à la cinquième banqueroute frauduleuse; et l'attention de ses auditrices se lassait visiblement, lorsqu'un petit homme chauve pénétra comme un coup de vent sous la toiture de paille en renversant deux chaises.

Veuf après un mois de mariage, notaire depuis quarante années, M. Fournel avait oublié sa femme pour s'attacher passionnément à son étude. Obligé par état de s'occuper des affaires d'autrui, il en était venu à « fourrer son nez partout » sans nécessité, disait M. Rouvière; et

comme compensation aux loisirs forcés que lui créait son séjour aux eaux, il s'investissait d'une charge de nouvelliste... qui n'était pas vacante, il faut en convenir, car les « reporters » ne manquent jamais dans un établissement de bains.

« Mesdames, mesdames, s'écriait-il en se frottant les mains, je vous annonce une consolation : la famille bretonne partie ce matin, le couple gascon qui nous disait adieu tout à l'heure, vont être avantageusement remplacés par... Je vous réservais cette nouvelle pour le dessert ; mais, ma foi ! je ne vous la ferai pas attendre davantage. Allons, questionnez-moi, je répondrai. Le jeu du portrait, mesdames, le jeu du portrait !

— Est-ce une femme ? demanda madame Uriel.

— Non.

— Est-ce un homme ? fit à son tour madame de Jasmac.

— Dame... à moins que ce ne soit un Auvergnat ! interrompit M. Rouvière avec son mauvais goût accoutumé.

Madame Landais leva au ciel des yeux scandalisés.

— Est-il jeune ? reprit la dame sans lunettes.

— Oui.

— Beau ?

— Oui.

— Blond ?

— Non.

— Châtain ?

— Non.

— Brun ?

— Oui.

— A-t-il de la barbe ? fit hors de son tour M. Rouvière, qui tirait vanité de son collier de poils fauves.

— Oui.

— Est-il coloré ?

— Non.

— Pâle ?

— Oui.

— Mais c'est le portrait d'un héros de roman, cela ! remarqua madame de Jasmac avec une réminiscence de minauderies.

— Est-ce qu'il chasse ?

— Oui.

— Est-ce qu'il chante ?

— Oui.

— Est-ce qu'il joue de l'harmonica et de la flûte douce ? interrompit encore l'homme aux talents variés, en riant avec bruit.

La question demeura sans réponse.

— Est-il fonctionnaire du gouvernement ?

— Non.

— Médecin ?

— Non.

— Notaire ?

— Non.

— Journaliste ? avocat ? magistrat ?

— Non ! non ! non ! C'est tout simplement un gentilhomme campagard qui possède quelque

part, au penchant d'une montagne, un donjon flanqué de deux vieilles tours du meilleur aloi. Il a fait la dernière guerre, d'où il est revenu décoré ; et sans doute c'est la suite de quelque glorieuse blessure qui nous l'amène. L'avocat rhumatisant qui s'escrime là au pas de géant pour se faire transpirer, comme si l'étuve ne lui suffisait point, l'avocat a plaidé je ne sais quelle cause au chef-lieu d'arrondissement de ce jeune homme, et prétend qu'il y est fort à la mode.

— C'est une bonne acquisition, alors ! constata madame de Jasmac, en rejetant sur ses épaules les brides légères de son bonnet mi-partie.

— Pauvre jeune homme ! intéressante victime de la barbarie des peuples, soupira madame Landais, puisse-t-il ne pas expirer sous nos yeux !

— Expirer ! protesta madame Uriel. A son âge ! allons donc, chère madame ! Nous le verrons au contraire reprendre les couleurs de la santé. Mais au fait, monsieur Fournel, quand nous le produirez-vous, ce bel inconnu dont nous savons tout... excepté le nom ?

— Le baron Jacques de Faille peut surgir d'un moment à l'autre ; il n'a indiqué ni son jour ni son heure.

— A propos d'heure, remarqua madame Uriel, voici bientôt celle où le révérend chanoine de La Rochelle attend Albane, qui doit poser pour son tableau de sainte Catherine, et cette petite étourdie semble s'éterniser dans le parc. Elle aura couru comme une enfant ; elle sera toute rouge et posera mal, certainement.

— Voulez-vous me permettre de courir à la recherche de mademoiselle votre fille et de vous la ramener, madame ? demanda le vieux notaire, qui n'attendit pas la réponse, et d'un pas juvénile s'enfonça sous les grands arbres.

Ce n'était pas un « bois de sapins » comme celui du *Chalet* ; mais si l'on pouvait y trouver « l'ombre pour témoin », il eût été impossible d'y chercher « le silence », car il retentissait alors de bruits joyeux autres que ceux de la nature.

Des pieds agiles bondissaient sur la mousse ; de petites mains détachaient des vieux troncs des guirlandes de lierre pour en tresser des couronnes ; des bras blancs et potelés s'enlaçaient dans une ronde folle ; puis la ronde se brisait et les danseuses, toujours chantant, se dispersaient à l'aventure, émaillant le gazon, pour se rejoindre aussitôt ; et vraiment elles pouvaient en toute liberté se livrer à leurs ébats enfantins, car les baigneurs seuls fréquentaient cette forêt vierge en raccourci, qui dépend de l'établissement thermal.

« Que c'est beau, la jeunesse ! que c'est heureux ! murmurait le notaire, auquel des lambeaux de refrains arrivaient à travers le feuillage. »

MÉLANIE BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

BABIL MATERNEL

DIALOGUE-SONNET

« Quel âge a votre enfant ?

— Dix mois.

N'en a que neuf.

— Dix mois ! Le mien

— Que neuf !

— Mais si vous saviez comme

Il est gros.

— Le mien est plus joufflu qu'une pomme.

Le vôtre a-t-il déjà des dents ?

— Certes.

— Combien ?

— Deux.

— Le mien en a trois. Il ne doute de rien.

Il est très-volontaire : on sent que c'est un homme.

— Le mien a de l'esprit.

— Le mien de même.

— Il nomme

Dada notre cheval et toutou notre chien.

— Le mien est sage. Il dort toutes ses nuits complètes

Et boit beaucoup.

— Le mien suce des côtelettes.

L'entretien sur ce ton continua longtemps.

Et cela me semblait tout à fait terre à terre.

Mais, pour jeter la pierre à ces mères, j'attends.

Serai-je sans péché, moi, quand je serai père ?

PAUL COLLIN.

REVUE MUSICALE

Neige et Soleil. — Obéron. — Sylvia. —
Le Piano-Revue.

Quand une personne qui vous est chère est allée faire un long voyage, la vie vous devient lourde, triste et morne. Il semble qu'un froid mortel ait pénétré jusqu'au fond de votre âme ; vous attendez, vous espérez, vous n'avez qu'un rêve, vous ne répétez qu'une parole : Quand reviendra-t-elle parmi nous ? L'époque du retour promis avance ; alors tout s'illumine, l'horizon s'agrandit, votre cœur bat plus vite, vous commencez à respirer.

Ainsi, après l'abominable hiver que nous venons de passer, nous regardions le ciel toujours noir, nous marchions sur la terre toujours glacée, et cependant nous avions l'espérance, cette fée au doux sourire qui, hélas ! nous trompe presque toujours !

Mai, ce beau mois des lilas et des aubépines, n'était pas encore venu joncher nos chemins de leurs pétales embaumés, et les jours s'écoulaient et la date était passée, et le soleil se cachait sous les nuages, et les oiseaux se taisaient dans les buissons ! C'est qu'il était en deuil, ce mois de mai

aimé des roses, c'est qu'il n'apparaissait qu'enveloppé d'un crêpe funèbre! Pauvres petits rossignols frileux qui l'attendiez sur les branches humides, vous n'avez lancé qu'en tremblant vos trilles à demi voilés, vous avez gémé quelques notes plaintives, bien vite éteintes par la bise glacée! douces rosées du printemps, bruits harmonieux de la nuit, montant dans le silence, parfums exquis des fleurs, pénétrante lumière du soleil, pâles étoiles du ciel, buisson où chaque année tout chante et s'agite, vous avez été comme nous, tristes, malades et déçus! Et la voilà déjà loin de nous, cette saison bénie, et vous voici prêts à gagner de meilleurs climats, hôtes charmants de nos forêts désertes! peut-être l'automne nous rendra-t-il ce que le printemps nous a fait vainement attendre; mais alors nous verrons poindre l'hiver, avec son long manteau de deuil, nous verrons les feuilles jaunir sur les arbres de nos jardins. L'hirondelle fera place au corbeau, et au lieu de nous promener dans les chemins jonchés de fleurs, nous parlerons de bals, de théâtres et de concerts, comme nous le faisons aujourd'hui.

Il y avait bien des mois déjà que Weber ne travaillait pas, et pour cette organisation puissante et active c'était un siècle. Mais la froideur avec laquelle les Viennois avaient accueilli *Euryanthe*, une tristesse sombre qui précède les maladies dont on doit mourir, semblaient avoir paralysé la main du maître. Weber sentait ses forces diminuer, son esprit s'assombrir; il vivait assez pauvrement, n'ayant jamais eu la moindre exigence pour ses œuvres. Malade, il lui fallait les eaux de Marienbad, recommandées par les médecins; cette excursion coûteuse le préoccupait encore. Tout à coup, une proposition inattendue vint le tirer de sa langueur et l'arracher à ses tristes pressentiments. Une lettre de Londres, reçue le 18 août 1824, lui offrait d'écrire un opéra romantique, sur le sujet d'*Obéron*.

Ce poétique Obéron, ce vapoureux époux de la blonde Titania, avec son cortège de sylphes et de willys, devait exercer une attraction irrésistible sur l'imagination de Weber. Pour lui, ces êtres fantastiques, illustrés par la fantaisie de Shakspeare, prenaient une existence réelle; il les avait entrevus aux clartés pâles de la lune, il avait entendu résonner leurs voix mystérieuses, il avait surpris leur langage.

Par une belle soirée de l'été, à l'époque où Weber s'occupait de sa nouvelle partition, il se promenait avec son ami Roth sur la route de Pillnitz, tout en se dirigeant vers sa petite maison d'Hostwitz. Soudainement, au détour d'un chemin, Weber saisit le bras de son compagnon en retenant son haleine: Chut! murmura-t-il, c'est Obéron qui passe! le maître venait de trouver dans un éclair de génie la scène admirable où les follets et les sylphes bercent du

souffle de leurs ailes, le sommeil de leur monarque endormi.

Composer une partition pour un peuple dont on ne connaît ni l'esprit ni la langue, c'était certainement une entreprise difficile; Weber ne s'en préoccupa point, il se mit résolument sur les bancs de l'école, apprit la langue, s'initia aux mœurs du pays, en lut les meilleurs auteurs, et une fois placé sur ce terrain solide, il travailla.

On ne peut se faire une idée des ovations qui l'attendaient à la représentation d'*Obéron*, donnée pour la première fois le 12 avril 1826. A l'issue de cette soirée mémorable Weber écrivit à sa femme:

« Ma Lina bien-aimée,

» Par la grâce de Dieu et par son secours tout-puissant, j'ai remporté ce soir un triomphe comme je n'en ai jamais obtenu de ma vie. Je ne saurais te dire ce que le succès a d'éblouissant et de touchant à la fois. J'avais à peine mis le pied dans l'orchestre que je fus accueilli par un orage de vivats et de hurrahs! On applaudissait à tout rompre, on agita les chapeaux, les mouchoirs, et j'eus la plus grande peine à obtenir qu'on fit silence. L'ouverture fut bissée d'une voix unanime. Pas un morceau qui n'ait été interrompu deux ou trois fois par des salves formidables. Bissés aussi l'air du ténor, la romance de Fatime et le quatuor. Mais en voici assez pour aujourd'hui, n'est-ce pas? Ton pauvre homme est bien fatigué, ma chérie. Il n'aurait pourtant pas dormi tranquille s'il n'avait pu t'annoncer, en quelques mots, cette grande et brillante victoire.»

Hélas! *Obéron* fut le chant du cygne, et l'écho des applaudissements qu'il avait soulevés résonnait encore, qu'il dormait de son dernier sommeil.

Cette grande œuvre que nous avons tous entendue, admirée et même travaillée, a été reprise tout récemment au Théâtre-Lyrique, mais avec des interprètes qui ne pouvaient supporter une aussi lourde responsabilité. Sauf l'introduction, un peu bruyante d'exécution, les chœurs ont assez dignement rempli leur mission; cependant, répétons-le à M. Vizzadini: qu'il cherche, qu'il engage tout exprès, s'il le faut, de grands artistes pour interpréter de grands ouvrages.

Le ballet mythologique de *Sylvia* ou la *nymphe de Diane*, a donné, au compositeur Léo Delibes, l'occasion de prouver que la jeune école française ne manque ni de sève, ni de talent. L'essentiel est donc pour elle de suivre une bonne voie. La musique de ce nouvel ouvrage ne contient aucune de ces banalités traditionnelles qu'on est habitué à entendre dans les ballets. Le vieux moule s'est brisé sous les doigts de M. Delibes, qui en a pétri un autre, d'une forme et d'une grâce très-remarquables. Les effets d'échos du prélude instrumental avaient déjà fort bien disposé l'auditoire aussi les notes vaporeuses du cor, sonnant l'entrée des nymphes de Diane, ont-elles été écoutées avec un extrême plaisir. Vient





Août 1876

IMP. DUPUY, PARIS.

C. MOUTET

N° 4062

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Mode de Paris, rue Drouot, 2.

Étoffes des Magasins du Petit St-Thomas, Rue du Bac, 48.

Coiffures de la Maison Dubois, Rue d'Angoulême St-Honoré, 31.

Robes et Passementeries de la Ville de Lyon, rue de la Chaussée d'Antin, 6.

Éventails artistiques de la maison Alexandre, Boulevard Montmartre, 14.

Épicerie Européenne, Boulevard Poissonnière, 20.

ensuite la *pastorale des petits bergers*, soutenue par un délicieux accompagnement. Un trémolo aigu des violons et de quatre cors à l'unisson, annonce l'entrée des Dryades. Ce morceau a un caractère guerrier et original qui a été fort remarqué. Le pas de la Sangalli sur une mesure à trois temps, a inspiré à M. Delibes je ne sais quelle mélodie rêveuse, qu'on est tout étonné de voir liée à un sujet de danse. La sauterie sauvage des esclaves éthiopiens a semblé très-bizarrement interprétée. Les chœurs, la bacchanale et le divertissement, viennent ensuite égayer le paysage de la partition. La musique de M. Léo Delibes est véritablement fort distinguée. Son talent absolument français est de nature à s'élargir encore et à créer pour notre pauvre opéra-comique une ère nouvelle dont il a grand besoin.

Nous ne terminerons pas cet article, sans dire à nos lectrices quelques mots d'une belle et bonne publication qui vient de se produire, et qui, selon notre jugement, toujours sévère en ces matières, est appelée à un très-légitime succès. *Art, économie, belle édition*, voilà certes des

avantages qu'on rencontre rarement sur son chemin. Aussi faut-il se hâter de les saisir lorsqu'ils se présentent.

Le *Piano-Revue* donne chaque mois à ses abonnés, de quinze à vingt morceaux choisis pour piano, en grand format; ce qui fait pour une année entière environ deux cents morceaux, moyennant la somme de 20 fr. Depuis les plus récentes nouveautés jusqu'aux plus grands chefs-d'œuvre classiques, tous les genres sont représentés dans cette publication. Mozart, Beethoven, Bach, Schubert, Chopin, Weber y donnent fraternellement la main à Victor Massé, Waldefeul, Litolf, Vaucorbeil, Massenet, Danbé, Duvernoy, Battmann, et une foule d'autres. Quelle charmante bibliothèque de bonne musique peuvent se composer les jeunes filles, et quel magnifique talent elles peuvent acquérir, si elles étudient avec fruit les œuvres offertes par le *Piano-Revue*, dont l'éditeur demeure rue du Quatre-Septembre, 6, à Paris.

MARIE LASSAVEUR.

ECONOMIE DOMESTIQUE

CRÈME BLANCHE

Prenez un litre de crème très-fraîche; battez en neige huit blancs d'œufs, ayez du sucre en poudre; mettez la crème au feu; lorsqu'elle commence à frémir, mêlez-y les blancs d'œufs et le sucre, en agitant le mélange dans tous les sens avec une cuiller. Il ne faut pas tourner en rond, il faut faire des zigzags avec la cuiller. Ne laissez pas bouillir; lorsque le premier bouillon va se former, ôtez la crème, versez-la à travers un tamis dans des petits pots. Portez à la cave, ou mieux, entourez de glace. On peut parfumer cette crème ou la laisser au naturel.

BRULURES

Remède employé avec plein succès à l'Hôpital médical de Londres.

A une partie de bon vinaigre, soit une cuillerée, on ajoute douze parties d'eau (ou douze cuillerées), puis on délaie dans ce mélange, jusqu'à consistance de crème, du blanc d'Espagne ou tout simplement de la craie, c'est-à-dire de la chaux. Une effervescence ou bouillonnement se produit, et c'est alors que l'on applique immédiatement ce mélange avec un pinceau, ou tout simplement les barbes d'une plume sur les parties brûlées. La douleur disparaît instantanément. *Recouvrez ensuite avec de la ouate.*

(L'Autorité, journal de Dunkerque, du 22 avril 1876.)

MODES (1)

La batiste unie est bien le tissu qui convient pour les costumes du moment. Les teintes en sont généralement douces: bleu de ciel, vert-d'eau, rose pâle, blanc ivoire, etc. Les jupons sont en pareil, en foulard ou en faille. Les ornements qu'on emploie en garnitures obligent à s'adresser aux teinturiers pour le nettoyage, qui du reste est peu fréquent.

Ordinairement, c'est la dentelle torchon, ou la fausse valenciennes assez haute, qui garnit le bord. Ces dentelles sont surmontées de ravissants galons, hauts de 10 à 12 centimètres, en soie brochée, et damassée de la même nuance que la batiste, ou tout blanc, ce qui ressort encore davantage. La broderie anglaise est un ornement plus connu, ainsi que les plissés en pareil.

(1) La lettre de Jeanne à Florence étant arrivée trop tard, n'a pu paraître dans ce numéro.

La batiste écrue nécessite la dentelle de teinte semblable. C'est très-harmonieux, mélangé de nœuds de velours noir, ou pour complaire à la fureur actuelle, de rubans rouge antique. Cette couleur s'accroît surtout sur les ombrelles, les en-cas et même sur des voiles de gaze. Ces derniers croisent sur le chignon et viennent s'attacher sous le menton en formant un gros nœud, souvent retenu par un petit bouquet de fleurs.

Cette nuance de rouge si promptement répandue aura le sort de toutes les excentricités toujours passagères. Aussi j'en conseille l'abstention.

La toile unie fait des costumes habituels, agréables à porter; celle gros bleu se brode en coton d'un bleu plus clair, ou se garnit de dentelle torchon: l'écrue et la grise, de dentelles de mêmes nuances, de broderies anglaises et d'effilés.

Les jupons de percale gris bleu se mettent avec différentes tuniques. Cela va surtout bien sous des toilettes blanches, relevées avec des nœuds de rubans de ce même ton de bleu.

Les percales à mille raies sont entremêlées de biais et de petits volants de percale unie; ainsi, une tunique de percale à petites raies roses et blanches, se porte sur un jupon de percale unie noire, dont les volants plissés sont alternés, deux roses et deux noirs.

Une autre percale à rayures jaune et brun, se mélangera avec de la percale unie brune. — Nœuds de rubans des deux teintes.

Énormément de toilettes blanches, n'importe en quels tissus.

Les costumes de percales ou jaconas unis ont beaucoup de cachet. Les tuniques les plus jolies sont composées d'entre-deux de dentelle torchon, posés en long, et séparés les uns des autres par deux doigts d'étoffe. Les manches sont d'un très-joli effet. La mousseline claire et l'organdi sont peu de mise dans le jour; on les réserve pour les toilettes de diner et du soir.

Il y a de jolies petites dispositions de mousseline double à raies et à tout petits carreaux.

La grenadine unie et le barège blanc font des costumes très-pratiques pour les bains de mer et le séjour aux eaux; cela ne passe point et ne demande aucun blanchissage, question toujours si compliquée en voyage.

Comme toilettes élégantes, je conseille la gaze unie, damassée ou quadrillée. Les corsages sont doublés de soie et ouverts en carré. Les manches non doublées, ressortent en clair.

Malgré la chaleur, on voit, même dans la journée (pas à pied cependant), des tuniques en damassé de soie blanc. Elles sont généralement très-longues, et ornées dans le bas et à la poche, de très-jolis effilés de soie blanche plus ou moins ouvragés; les manches demi-longues, et très-collantes. Gants fort longs en Saxe blanc, ou couleur Suède clair. Ces belles tuniques sont portées sur un jupon de faille noire ou de couleur, la plupart de ton foncé.

Il y a un nouveau genre de gaze extrêmement mousseux, en toutes nuances, mais surtout joli en blanc. Quelques pièces tissées avec des fils d'or ou d'argent, sont destinées aux toilettes de lumière, et n'ont besoin d'aucune garniture.

La gaze écrue est aussi très en vogue. J'ai remarqué la toilette suivante ainsi composée:

Jupon de faille à deux petits volants plissés; tunique de gaze écrue à raies à jours, séparées par un petit fil d'argent. Le bord de la tunique et la poche sont garnis d'un bel effilé de soie mélangé d'argent. Les manches sont en soie unie. Petit vêtement sans manches en gaze, effilé au bord.

On voit des costumes en filet de fil écri, la jupe de dessous et le corsage en soie unie. Jupe très-longue en filet. Dans les draperies de derrière, mélangé d'effilé allongé et à boules. Mantelet de filet croisant par devant, où il se noue et retombe assez bas sur la jupe. Mêmes effilés ouvragés au bord.

Le genre semblable se fait également en filet de soie noire. Effilé de jais mélangé à celui de soie.

Aux personnes en deuil, je conseille pour costume ordinaire et peu chaud, de l'étoffe à raies noires (au métier, bien entendu) sur un jupon de foulard noir. — Corsage doublé de même. — Manches claires.

Les paletots des costumes de voyage se font sacs tout droits, avec manches pareilles, assez longs et emboitant bien les hanches.

Ce genre de vêtement convient surtout aux femmes minces.

On n'a jamais porté une aussi grande profusion de fleurs sur les chapeaux. Les effilés de verdure posés en couronne, mélangés de graines rouges ou de fleurs, ont beaucoup de succès. Mais pour cela, les plumes ne sont nullement exclues.

Les chapeaux les plus babillés, en paille, en sont au contraire très-ornés, surtout de blanches et de jaunes paille. Elles sont posées de différentes manières; mais il les faut très-longues.

Aux calottes pointues, on les met en arrière, et voltigeant un peu. Souvent elles sont réunies en touffes sur le côté du chapeau qu'elles relèvent. Aux formes Marie-Antoinette, très-seyantes à de certaines physionomies, elles sont placées de façon à paraître sur la calotte.

La toque est fort reprise; les plumes en font le seul ornement, surtout celles de coq très-brillantes et très-plates; les plumes posées sur la toque sont retenues en avant par un large nœud, le bord et la torsade de même, quelquefois le bord est aussi en plume. Ces plumes doivent être très-longues et retomber en se croisant sur le chignon.

En tout noir, c'est distingué, et facile à porter; en marron, c'est ravissant. Quelques-

plumes sont pointillées de jais, d'autres de brins de paille ou d'avoine.

Entre deux plumes noires, on place aussi une plume de couleur jaune mais, ou gris naturel.

On voit toujours des chapeaux fort élevés, et

d'autres, au contraire, très-plats. Cela dépend un peu du genre de figure de la femme et surtout de son goût.

Éviter l'exagération.

VISITES DANS LES MAGASINS

Au sujet du deuil, je vous ai donné, mesdemoiselles, des renseignements détaillés sur les étoffes qui se portent en grand deuil et en demi-deuil, et ces renseignements je les avais pris dans une maison spéciale, afin de vous les donner très-précis. De ces étoffes de laine, différentes comme tissu, je ne vous parlerai pas aujourd'hui : les trente degrés de chaleur que marque le thermomètre me l'interdisent ; mais de combien d'autres choses je puis vous parler !

La maison de la Scabieuse, 10, rue de la Paix, a les plus charmantes étoffes légères qui se portent en grand deuil, pendant les chaleurs ; batiste noire dont on fait de très-élégants costumes ; batistes pour demi-deuil, à rayures, à petits bouquets jetés de dessins nouveaux et de nuances charmantes. Les façons des costumes sont jolies, ni trop chargées de garnitures, ni trop simples ; on voit dans tous les détails une habile et intelligente direction soumise au meilleur goût.

Parmi les fantaisies utiles que j'y ai vues, je vous citerai une nouveauté, — est-ce bien le mot et y a-t-il encore quelque chose de vraiment nouveau en fait de mode, — un petit châle *Mignon*, élégant et très-commode. Il est en crêpe de Chine noir, entouré d'une frange résille, se noue devant ; au dos, il descend à la taille ; il se drape naturellement de plis et se serre aux épaules, ainsi *l'exige* la mode. Il se met sur toutes les toilettes claires ou foncées, et ne s'adresse pas seulement aux personnes en deuil, mais à toutes celles qui désirent un commode et confortable petit vêtement, élégant et facile à jeter sur les épaules, pour se garantir des surprises d'une température variable ; il coûte 45 francs. Une autre fantaisie du même genre est en tulle noir orné de dentelle et de nœuds ; les deux pans du devant sont inégaux, le plus long est maintenu sous le plus court, lequel s'arrête de côté par un nœud à bouts flottants.

Les parures en crêpe anglais pour grand deuil, celles moins sévères en grenadine noire, brodées au passé ou garnies de dentelle, ont des formes nouvelles qui s'harmonisent avec celle du corsage,

qu'il soit très-ouvert l'arrément ou en cœur, ou simplement échancré pour mettre un médaillon.

Les commandes pour deuil : costume, robe, etc., sont exécutées très-promptement, et expédiées dans les quarante-huit heures ; il suffit d'envoyer un corsage et la longueur de la jupe. Nous prions nos abonnées de s'adresser directement aux magasins de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

Je viens d'aller visiter à votre intention, mesdemoiselles, une grande fabrique de chaussures ; j'ai pensé qu'il pourrait être agréable et utile à nos lectrices de connaître l'adresse d'une bonne maison, vendant à des prix modiques, des chaussures élégantes et solides. La maison de détail de M. Poivret se trouve rue Montorgueil, 61, et possède en bottes, bottines, souliers pour enfants, pour hommes et pour femmes, toutes les pointures qui se répètent selon les différentes cambrures du pied ; on est donc assuré de trouver une chaussure qui aille. Pour vous donner une idée de l'avantage du prix, je vous dirai que, quoique cousue, la chaussure ne coûte pas plus cher que celle clouée ; elle est bien préférable à cette dernière en ce qu'elle est plus douce et moins fatigante au pied ; et je vous dirai à l'oreille une raison économique qui militerait en sa faveur, si elle n'avait que celle-là à son compte : c'est qu'elle n'use ni ne déchire le bas. Nos abonnées de Province qui viennent passer quelques jours à Paris devront conserver le numéro de la chaussure achetée, qu'elles enverront à M. Poivret, en faisant une commande. Ce numéro suffira pour recevoir une chaussure identique à celle essayée. Quant à celles qui ne quittent point leur foyer, elles pourront profiter du bon marché en envoyant la longueur et la largeur du pied et la hauteur du cou-de-pied ; d'après ces mesures, il leur sera envoyé : bottes, bottines ou souliers, les chaussant bien. Pour plus de détails, on peut demander à la maison Poivret le Catalogue des chaussures qui indique les prix ; on sera ainsi renseignée d'une façon positive.

C. L.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Robes de M^{me} Dubois, 31, rue d'Anjou-Saint-Honoré.
Chapeaux de M^{lles} Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Toilette en faille unie et batiste à rayures à jours. — Jupe en faille, ornée d'un volant surmonté d'un large bouillonné. — Tunique en batiste rayée garnie d'un effilé en soie ; draperie posée au bas du corsage, garnie d'effilé, nouée derrière en larges coques avec bouts tombant sur la traine. — Corsage-cuirasse (1) avec basque derrière, formant trois

pointes séparées par deux groupes de petits plissés avec nœuds. Manche garnie d'un volant plissé en faille. — *Capote en gaze* de soie avec passe en paille, garnie d'une guirlande de mûres et de nœuds en faille.

Deuxième toilette. — Jupe en faille unie ornée de deux volants plissés. — Tunique longue en matelassé d'été, ornée de biais en faille, ouverte sur le côté et drapée derrière ; la draperie et le tablier sont réunis par des nœuds en faille. — Corsage long (1) en matelassé avec large biais en faille, manche en faille unie avec

(1) Ce patron sera publié au 16 août, dans les éditions verte et orange.

(1) Ce patron sera publié au 16 août, dans les éditions verte et orange.

plissé en faille, dans le bas, et plissé en matelassé remontant sur la manche. — Chapeau en paille anglaise orné d'une guirlande de bluets et de plumes fixées derrière, l'une tombant sur les cheveux et l'autre s'étendant sur le dessus du chapeau.

Toilette d'enfant.— Costume en Sicilienne. — Jupe ornée dans le bas de trois volants plissés. — Polonoise boutonnée derrière, ornée de nœuds en faille devant et garnie tout autour d'un volant plissé; la polonoise est relevée derrière par un large nœud en faille. — Chapeau rond à larges bords, relevé sur un côté par une touffe de petites marguerites: dessus, guirlande de marguerites et nœuds en faille.

GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX (1)

PREMIER CÔTÉ

ALPHABET.

COFFRE A BOIS, tapisserie par signes, modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra, dessus du coffre à bois. (Voir pour les nuances le croquis en couleur).

DEUXIÈME CÔTÉ

Complément de l'alphabet.
Devant du coffre à bois.

PETITE PLANCHE COLORIÉE

Croquis de la disposition des nuances du coffre à bois.

(1) L'importance de ce dessin nous a forcés à ajourner au mois de février 1877, le rideau qui avait été promis pour ce mois-ci.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

ALPHABET.

PREMIER CÔTÉ

DEUXIÈME CÔTÉ

QUATRE GARNITURES guipure Richelieu, modèles de M^{lle} Lecker, 3, rue de Rohan.

IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE

Gare au garde-champêtre! La chasse n'est pas encore ouverte.

HUITIÈME CAHIER

Bonnet Charlotte Corday pour baby. — Taie d'oreiller. — Bonnet de baby. — Entre-deux. — Amazones. — Entre-deux. — Dentelle Renaissance. — Dessous de lampe en drap militaire. — Mouchoir. — Ernestine. — Pièce de chemise. — Parure guipure Richelieu. — Garniture guipure Richelieu. — Hélen. — Julienne. — Garniture. — Bande en crochet tunisien brodé. — Boîte-pelote. — Angle pour taie d'oreiller. — Chapeau en paille anglaise. — Chapeau pour petite fille de huit à dix ans. — Chapeau fanchon. — Toquet pour baby. — Blouse américaine pour enfant de deux à quatre ans. — Costume en Madras.

PLANCHE VIII

PREMIER CÔTÉ

CORSAGE, costume en madras, page 8 (cahier d'août).

DEUXIÈME CÔTÉ

BLOUSE AMÉRICAINE pour enfant de 2 à 4 ans, page 8 (même cahier).

RÉBUS



Explication du rébus de Juillet : Les battus paient l'amende.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.